

YAMADA Fûtarô

# LES HUIT CHIENS DES SATOMI

Roman traduit du japonais  
par Jacques Laloz



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR

*Les manuscrits Ninja :*  
1 - *Les Sept Lances d'Aizu*  
2 - *Les Sept Guerrières d'Hori*

OUVRAGE SÉLECTIONNÉ

PAR LE PROGRAMME DE PUBLICATION DE LITTÉRATURE JAPONAISE (JLPP),  
SOUS L'ÉGIDE DE L'AGENCE DES AFFAIRES CULTURELLES JAPONAISE

Titre original : *Hakkenden*

© 1983, Keiko Yamada  
Originally published in Japan by Asahishimbunsho in Japanese

© 2012, Jacques Laloz,  
pour la traduction française  
Tous droits réservés

© 2013, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition française  
Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © illustration d'après Shigenobu Yanagawa de l'édition  
originale *Nansy Satomi Hakkenden*, DR.

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0391-7

## SOMMAIRE

Le monde de la fiction – Demoiselle Fusehime.....	7
Le monde de la réalité – Edo, quartier d'Iidamachi.....	47
Le monde de la fiction – L'apparition des guerriers chiens .	77
Le monde de la réalité – Edo, quartier d'Iidamachi.....	175
Le monde de la fiction – L'apparition des guerriers chiens .	201
Le monde de la réalité – Edo, quartier d'Iidamachi.....	301
Le monde de la fiction – L'apparition des guerriers chiens .	327
Le monde de la réalité – Dôbôchô, quartier de Kanda.....	399
Le monde de la fiction – L'errance des guerriers chiens.....	433
Le monde de la réalité – Dôbôchô, quartier de Kanda.....	491
Le monde de la fiction – L'errance des guerriers chiens.....	529
Le monde de la réalité – Dôbôchô, quartier de Kanda.....	577
Le monde de la fiction – L'errance des guerriers chiens.....	621
Fiction et réalité se rejoignent – Yotsuya Shinanozaka.....	681
Notes .....	749

LES HUIT GUERRIERS CHIENS

Inuzuka Shino, porteur du grain de chapelet Piété filiale

Inukawa Sôsuke, porteur de Sens du juste

Inuyama Dôsetsu, porteur de Loyauté

Inukai Genpachi, porteur de Fidélité

Inuta Kobungo, porteur de Fraternité

Inumura Daikaku, porteur de Respect des règles

Inuzaka Keno, porteur de Discernement

Inué Shinbê, porteur de Bienveillance

## Le monde de la fiction

### Demoiselle Fusehime

#### 1

An deux de l'ère Chôroku [1458] – autrement dit sous le règne de Yoshimasa, huitième shôgun Ashikaga<sup>1</sup>. L'année précédente, Ota Dôkan avait ordonné l'érection du premier château fort de la région du Kantô, au lieu-dit Edo. On était à la huitième lune : dans la province d'Awa, le château de Takita était sur le point de tomber.

Ce soir-là, accompagné de son fils héritier Yoshinari, âgé de seize ans, et de ses deux intendants, le seigneur Satomi Yoshizane marchait dans la basse-cour du château. Bien qu'encore dans la trentaine, il s'aidait d'une canne. Non qu'il eût été blessé ; il était affamé. De même ses trois compagnons qui chancelaient, pareils à des ombres humaines flottant au fond de l'eau.

Assiégés depuis une décade, ils n'avaient eu de vivres que les trois premiers jours et, depuis, la garnison entière ne s'était autant dire rien mis sous la dent. C'est à se demander comment ils avaient pu résister jusqu'ici.

Le vent qui soufflait à la pluie s'était levé quelque deux heures plus tôt et, à l'entour des quatre

hommes, tout ondoyait comme s'ils s'étaient véritablement trouvés sous la surface des eaux. Scène lugubre, où ils rencontraient à chaque pas le cadavre d'un soldat tombé d'inanition ou en devinaient d'autres, encore vivants mais se mouvant en gestes indolents.

— Impossible de tenter une sortie dans ces conditions, finit par lâcher Yoshizane d'une voix plaintive en se retournant vers ses intendants.

Celui-ci parcourait le château depuis un moment afin de rassembler les hommes encore en état de combattre et de participer à l'ultime sortie, mais il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence : la chose était absolument irréalisable.

— J'en ai un chagrin infini, mais vous allez ordonner de se rendre à ceux qui sont encore assez valides pour quitter la place. Quant à nous autres, auparavant, nous allons nous éventrer.

A ce moment, une voix féminine courroucée se fit entendre de derrière la tourelle vers laquelle ils dirigeaient leurs pas.

— Yatsufusa, je te défends !

Déboucha alors un chien, que poursuivait une femme.

L'animal évoquait l'un de ces imposants lions de Chine en pierre flanquant l'entrée des sanctuaires, qui se fût animé et eût sauté au bas de son piédestal. Il n'en avait toutefois que les dimensions et la forme de la tête, car son poitrail, lui, laissait saillir les côtes.

Quant à celle qui accourait derrière lui, elle apparaissait diaphane, évanescence. C'était l'aînée de Yoshizane, demoiselle Fusehime, dix-sept ans bientôt. A son cou pendait un chapelet aux grains blancs.

Yoshizane s'adressa à elle :

— Que se passe-t-il, ma fille ?

Elle répondit, le souffle court :

— Yatsufusa a voulu dévorer la chair d'un guerrier mort et je l'ai tancé, Père.

Un instant sans voix, le père s'assit sur une caisse à flèches abandonnée au sol, considérant le chien d'un air sombre.

— Cela n'a rien pour surprendre. Une bête ne peut être que davantage torturée par la faim.

Yatsufusa restait tapi devant lui et haletait, la langue pendante.

— Nous mourrons cette nuit. Toi aussi, ma fille. La compassion veut que je te donne le coup de grâce avant que de te voir trépasser d'inanition.

On entendit l'ennemi pousser des clameurs de guerre au loin, par-delà la muraille.

— Il n'empêche, l'immonde scélérat que cet Anzai Kagetsura ! grinça Yoshizane, le regard dans le vide.

Il ne pouvait s'empêcher de frémir derechef par tout le corps en revoyant les événements qui avaient conduit à cette issue tragique.

Son domaine couvrait les Heguri et Nagasa, deux des quatre comtés qui composaient la province d'Awa. Pour une raison inexplicée, la maladie s'était déclarée l'année précédente dans les rizières de ces deux seuls comtés, et les récoltes avaient été désastreuses. Le magnanime Yoshizane n'avait pu se résoudre à exiger l'impôt en nature dû par ses croquants, si bien que les réserves de subsistances du château avaient fondu, au point, l'été venu, de ne plus couvrir que les besoins de quelques jours. Il avait alors demandé l'aide du seigneur voisin, Anzai Kagetsura.

Il faut savoir que, quelques années plus tôt, les deux comtés d'Awa et d'Asahina sur lesquels gouvernait ce dernier avaient été eux aussi victimes des insectes et, à cette occasion, Yoshizane avait accédé à la demande de secours de son voisin en lui faisant cadeau de cinq mille balles de riz.

C'était le jeune intendant Kanamari Daisuke qui avait été désigné comme émissaire et s'était rendu au château de Tateyama, résidence d'Anzai, mais depuis on ne l'avait toujours pas vu revenir. On en était encore à l'espérer lorsque, à sa place, avait surgi l'armée d'Anzai, forte de plus de deux mille hommes.

Kagetsura, dont depuis bien longtemps la réputation de vilenie n'était plus à faire, avait certainement décidé cette attaque dès qu'il avait appris de la bouche de l'envoyé que le château de Takita ne disposait que de quelques jours de provisions. On ne pouvait douter que Kanamari Daisuke eût été assassiné pour qu'il ne pût donner l'alerte.

Encore Yoshizane eût-il deviné les mauvaises intentions de l'autre qu'il eût pu trouver à se réapprovisionner ailleurs, mais la surprise fut telle que la famine s'empara aussitôt du château.

— Que ne donnerais-je pour voir l'infâme décollé ! rugit ce dernier, avant de braquer son regard enfiévré sur le chien, à ses pieds. Yatsufusa, tu ne veux pas m'égorger Kagetsura ?

Le chien referma sa gueule, considéra longuement son maître.

— Si tu m'apportes sa tête, je te promets que tout le reste de ta vie tu pourras demander ce que tu veux de chair et de poisson. Mieux ! je t'accorderai le revenu d'un homme de pied.



A ce moment, l'animal parut branler la tête de côté.

— Cela ne te satisfait toujours point ? Dans ce cas, que dirais-tu de recevoir Fusehime pour femme ?

— Père ! Je vous en prie ! s'écria la jeune fille. Yatsufusa n'est pas n'importe quel chien... gémit-elle, avant de s'interrompre.

Yoshizane lui aussi se tut, le souffle coupé.

Une sorte de grondement sourd issu du tréfonds de la terre venait de jaillir de la gueule de Yatsufusa.

Que ce dernier ne fût point un chien quelconque, Yoshizane n'était pas sans le savoir. Non seulement sa taille phénoménale et sa silhouette, mais encore le fait qu'il comprît le langage des hommes disaient dans quelle mesure il surpassait ses congénères.

Si ceci expliquait que Yoshizane se fût laissé aller malgré lui à faire cette proposition, il n'en demeurerait pas moins que Yatsufusa était un chien et rien d'autre. « Je m'égare, songea-t-il, recouvrant ses esprits. Ce sont là des paroles dictées par ma détresse et mon courroux, elles n'ont pas lieu d'être émises par quelqu'un qui a qualité de seigneur. »

— Ha, ha, ha ! J'oubliais mon rang. Quelles calembredaines ai-je donc proférées devant un mâtin !

Après un regard gêné à droite puis à gauche, il fit mine de se lever.

Mais Yatsufusa demeurait tapi à ses pieds, comme pour l'empêcher d'avancer, les yeux levés vers lui, continuant de gronder doucement. Son muflle se redressa lentement vers les nuées d'un noir profond, et son grondement s'amplifia jusqu'à faire place à un hurlement qui n'en finissait pas.

Yoshizane se sentit plus ou moins comme douché d'eau froide et, pointant sa canne :

— Va ! Yatsufusa ! lui lança-t-il.

Le chien se releva et s'élança à vive allure.

Alors que sa silhouette se dirigeait vers la porte du château et allait se fondre dans le demi-jour, d'une branche de l'imposant orme qui se dressait là tomba on ne sait quoi qui parut se plaquer sur le dos du chien, lequel poursuivit sa course comme si de rien n'était.

— Tiens, qu'est-ce donc que cela ?

— On aurait dit quelque animal...

Les deux intendants Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando s'étaient regardés.

— C'était un blaireau<sup>2</sup>, non ? s'écria Yoshizane, après un moment de silence.

— Quoi ? Un blaireau ? s'exclama cette fois son fils Yoshinari, dans un véritable piaillage.

— Dame, ne dit-on pas que Yatsufusa a été élevé au lait d'une femelle de blaireau ? murmura Yoshizane, le regard plongé droit devant lui dans la nuit tombante. Et puis, il me revient à présent... Kurando, Kisonosuke... A la mort de Tamazusa, nous avons bien vu un blaireau boire de son sang avant de s'enfuir, n'est-ce pas ?

— Tamazusa ? Yoshinari le considérait avec un air interrogateur. De qui parlez-vous ?

Yoshizane et les deux intendants échangèrent un regard qui trahissait leur difficulté à lui répondre.

— Bah, peu importe ! répondit Yoshizane en secouant la tête. Ce ne sera qu'un souvenir qui m'est passé par l'esprit, ajouta-t-il tandis qu'il se mettait à marcher vers sa résidence, avant de reprendre, sur un ton de raillerie à son propre endroit : Kurando, Kisonosuke... Si par impossible l'esprit en courroux de cette Tamazusa se trouvait encore dans nos murs,

je gage bien qu'elle aurait grand plaisir à nous voir réduits à cette extrémité, ce soir.

A seize ans, Yoshinari n'était pas en âge de savoir ; mais Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando, si. Et si tous deux avaient trahi leur étonnement à entendre mentionner ce nom de Tamazusa, ce n'était point qu'ils ne s'en souvenaient plus, mais qu'ils ne comprenaient pas ce qui avait amené leur seigneur à prononcer ce nom sinistre.

## 2

Remontons de dix-sept années dans le temps.

Le jeune Satomi Yoshizane n'était lors qu'un guerrier défait et privé de maître, dont la fuite s'achevait dans cette province d'Awa, avec pour seule compagnie ses vassaux Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando.

En ces temps de guerres civiles<sup>3</sup> où les amis d'hier devenaient les ennemis d'aujourd'hui, les huit provinces de l'Est de la passe<sup>4</sup> étaient plongées dans le chaos – qui perdurait – provoqué par les incessants complots, trahisons et guerres mettant aux prises le shôgun de Kyôto et le vice-shôgun gouvernant la région de l'Est, ce même *kubô* du Kantô à ses seconds, gouverneurs de la région, et ces derniers aux puissantes familles locales. Et ces troubles sans fin culminèrent lors de la guerre des Yûki, il y avait de cela dix-sept ans.

Yûki Ujitomo ayant pris les armes en faveur du fils que laissait le *kubô* du Kantô Ashikaga Mochiuji, défait par son second le vice-shôgun Uesugi

Norizane, le shôgun ainsi que le même vice-shôgun Uesugi lancèrent leurs forces conjointes à l'assaut de son château, qui finit par tomber au bout d'un siège de trois ans, à la quatrième lune de l'an un de l'ère Kakitsu [1441].

Les Satomi étaient alliés à Ashikaga Mochiuji, aussi le jeune Yoshizane prit-il part à la défense du château aux côtés de son père Suemoto, mais ce dernier périt à la chute de la place, et le fils trouva à grand-peine refuge en Awa avec ses deux vassaux.

Ce fut alors qu'il y croisa à l'improviste les pas d'un gueux.

L'homme s'appelait Kanamari Hachirô et servait le seigneur maître du château de Takita-en-Awa. A peine se furent-ils présentés que Hachirô se lança dans la véhémence plaidoirie que voici :

— Avez-vous remarqué à quel point le petit peuple de cette province a les traits blafards ? Cela vient de ce que ces deux comtés qui sont au seigneur Yamashita Sadakane souffrent depuis plusieurs années de son administration détestable.

Cependant, ce Yamashita n'a pas toujours été le maître des lieux. Quelques années plus tôt, ceux-ci étaient encore sous l'autorité d'un seigneur du nom de Jin'yo Mitsuhiro. Apparenté de loin à celui-ci, j'étais en service dans son entourage ; quant à Yamashita, il n'était qu'un vulgaire serviteur, à l'origine pâtre. Or, un jour, messire Mitsuhiro s'est follement épris d'une beauté du nom de Tamazusa, laquelle a noué une affaire clandestine avec le beau jeune homme qu'était ledit Yamashita et a intrigué tant et plus qu'elle a fini par faire du maître un seigneur débauché uniquement préoccupé des plaisirs de la bonne chère.

J'ai moi-même fait maintes remontrances à messire, jusqu'à m'attirer sa colère et me faire chasser, condamné à aller par les chemins.

D'une beauté proprement sans pareille, Tamazusa se distinguait encore par une inclination singulière : elle entretenait un blaireau femelle.

Quant à Yamashita Sadakane, peut-être était-il lui aussi un blaireau. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer par quel art peu commun il en est venu à s'emparer de la province.

Il y avait parmi les paysans deux hommes fort vaillants – Somaki Bokuhei et Sunosaki Mukuzô – qui, en dépit de leur condition plébéienne, s'exerçaient au maniement du sabre avec le désir secret d'attenter à la vie de Yamashita, en qui ils voyaient la cause des souffrances de la populace.

Ce dernier avait vu le jour à Aomiko, un endroit d'Awa renommé depuis les temps anciens pour ses pur-sang, aussi se déplaçait-il constamment sur un cheval blanc originaire de là.

Un jour que, sur cette monture, il accompagnait le seigneur à la chasse, Somaki et Sunosaki l'ont frappé de leurs flèches, mais, stupeur ! ils ont découvert qu'il s'agissait, en réalité, de messire Jin'yo.

Yamashita avait eu tôt fait de flairer qu'il était la cible des deux hommes et eu l'habileté de convier le maître à enfourcher son propre cheval blanc. Les deux tueurs ont sitôt été entourés, l'un est tombé sous les coups, le second a été capturé puis exécuté. C'est ainsi que Yamashita, qui s'était habilement servi de ceux qui en voulaient à sa vie pour faire assassiner le seigneur et prendre sa place, s'est désormais affiché avec Tamazusa pour concubine et, depuis lors, s'est livré sans contrainte aux plaisirs des sens et à la tyrannie.

Kanamari Hachirô expliqua encore que, ayant eu vent de tout cela dans le cours de son errance, il était clandestinement revenu au pays quelque temps auparavant et n'attendait que l'occasion de frapper Yamashita ; cependant, il avait constaté que la garde autour de celui-ci était vigilante et que, même dissimulé sous ses hardes de mendiant, il était connu de beaucoup et pouvait difficilement s'approcher de sa proie.

— Cependant, conclut-il, l'opportunité a voulu que je devine en vous quelqu'un à la distinction et à l'extérieur hors du commun, et je vous ai suivis, soupçonnant que vous vous étiez échappés du château de Yûki. De grâce, accepteriez-vous de mettre à mon service votre âme chevaleresque, pour dépêcher cet usurpateur de Yamashita et tirer notre bon peuple de la misère dans laquelle il le tient plongé ?

Satomi Yoshizane et ses hommes accédèrent de grand cœur à cette prière.

Peu après, ayant organisé les paysans, ils déclenchaient une jacquerie, s'assuraient des appuis parmi les transfuges que l'événement avait ébranlés et qui, eux-mêmes, contraignirent leur ancien maître à se donner la mort au milieu de son château en flammes.

Yoshizane, en cette minute, se remémorait cette scène ainsi qu'il l'avait vécue.

Le crépuscule envahissait la cour du château tout juste tombé et l'on venait d'amener Tamazusa captive.

— Tamazusa ! Relève le front ! avait craché Kanamari Hachirô. Tu as non seulement causé la ruine de ce pays en usant de tes charmes, mais intrigué pour duper et assassiner le seigneur, puis tu

es devenue la concubine de son homicide, d'un fourbe issu du vulgaire, et ainsi as-tu martyrisé le peuple sous deux maîtres successifs. As-tu conscience de tes forfaits ?

Garrottée, Tamazusa releva la tête :

— Que dites-vous ? Ce n'est point moi qui ai usé et abusé à l'envi des plaisirs. Ce sont bien plutôt l'ancien seigneur et messire Sadakane qui en ont voulu ainsi. De surcroît, les assassins de l'ancien seigneur n'étaient-ils point de vos disciples ?

Hachirô en demeura coi. Car ceux qui avaient décoché leurs flèches meurtrières sur Jin'yo Mitsuhiro, Somaki Bokuhei et Sunosaki Mukuzô avaient incontestablement étudié le maniement des armes sous sa direction.

— Vous prétendez que j'ai ruiné le pays sous ces deux seigneurs, mais qui a servi ces mêmes seigneurs, tiré d'eux prébendes et bénéfices, et cela sans vergogne aucune, si ce ne sont ces messieurs leurs vassaux ! Quant à vous-même, n'avez-vous point été banni par messire Mitsuhiro, et cependant vous vous en revenez en compagnie de je ne sais quels étrangers pour vous emparer du château ! Simple femme, de quel crime me serais-je rendue coupable ? Comme l'on dit, peines et plaisirs de femme lui viennent d'autrui. J'ai eu le tort, à vos yeux, d'être chérie de messire Mitsuhiro puis de messire Sadakane, mais se peut-il qu'il existât un autre moyen pour un être du sexe faible ?

Elle ripostait avec fermeté, chevelure en bataille, larmes aux yeux, magnifique incarnation d'une fleur dont la pluie a rehaussé l'éclat.

Yoshizane ne pouvait croire qu'elle fût la sorcière cause de ruine dont Hachirô lui avait parlé.

— Il y a du vrai dans ses paroles, dit-il en se tournant vers ce dernier qu'il vit muet, lèvres frémissantes, avant d'ordonner à Sugikura Kisonosuke : Kisonosuke, détache-la.

— Grâces vous soient rendues pour votre pitié !

A l'exclamation de Tamazusa, Hachirô lâcha dans un gémissement :

— On ne peut faire cela, non ! Je te connais trop bien et je sais que tu n'es point la malheureuse que tu prétends être. Même, que tes crimes égalent en gravité ceux de Sadakane, c'est un fait qui ne souffre le moindre doute, tout le monde ici le sait.

Il tourna une face effrayante vers Yoshizane :

— Messire ! Que penseront tous les croquants de ce pays qui se sont révoltés si, après avoir châtié Sadakane et ses damnés vassaux, vous faites une exception pour cette femme ? C'est pure déraison !

— Vous croyez ?

Impressionné, Yoshizane hocha la tête, la mine sombre.

— S'il en est ainsi, décollez-la.

L'instant d'après, Hachirô avait tiré son sabre de bataille et descendait dans la cour.

Tamazusa n'en continuait pas moins de regarder vers Yoshizane.

— Seigneur, vous m'allez laisser tuer ?

Il ne dit mot.

Le beau visage de la femme fit place à l'affreux faciès d'une diablesse. Elle rugit :

— Maudit sois-tu, Kanamari Hachirô ! Si tu enfrens l'ordre de messire Satomi de me relâcher et portes le fer sur moi, sache bien que le jour n'est pas loin où toi aussi, tu tomberas sous le coup d'un autre sabre ! Quant à vous surtout, messire le pusillanime,



qui ordonnez de me relâcher pour, l'instant d'après, vous laisser enjôler par Hachirô, que voilà une façon de jouer avec la vie des gens !

Encore qu'empli de vaillance, Yoshizane sentit à cette seconde son dos se hérissier de peur et il se mit à frissonner à cette pensée : « En vérité, cette femelle est une malebête ! »

— L'homme peut fauter par la parole. Tuez-moi puisque telle est votre volonté, mais je vous maudis et ferai en sorte que les Satomi jusqu'à la troisième génération tombent dans la Destination animale et deviennent des « chiens de passions ».

Le sabre de Hachirô étincela, la tête de l'ensorcelante diablesse roula à terre.

Le corps de Tamazusa effondré dans la mare de sang qui affluait de son col tranché, le silence se fit dans l'atmosphère pénombreuse à l'entour, mais Yoshizane fut intrigué en percevant au fond de son oreille ce qu'il prit pour la rumeur d'un inquiétant défilé de nuées sombres.

— Qu'on l'enterre quelque part hors ces murs.

Kanamari Hachirô, qui venait de lancer cet ordre à des soldats, était légèrement pâle.

Peu après, tandis que Yoshizane, curieusement prostré, suivait des yeux les quelques hommes qui emportaient le cadavre déposé sur un battant de porte, il entendit soudain ceux-ci pousser des cris de surprise.

Lui aussi vit la chose. Une ombre sautait à terre depuis une branche du grand orme, au moment précis où la civière se présentait dessous.

— Un blaireau !

— La sale bête !

— Va-t'en ! Ouste ! s'écriaient les soldats qui tenaient le battant à l'arrière, puis aussitôt deux ou

trois guerriers accoururent sabre au clair, mais la silhouette sombre de la bête, d'un élan aérien, disparaissait déjà dans la frondaison de l'arbre d'où elle venait de surgir.

C'est alors seulement que Yoshizane se rappela que cette Tamazusa avait pour animal favori un blaireau. L'animal, lui rapporta-t-on, avait lapé à grand bruit le sang qui souillait le cou tranché de sa maîtresse gisant sur la civière avant de s'éloigner d'un bond.

Dix-sept années s'étaient écoulées depuis lors.

Hormis un événement imprévisible, rien n'était venu troubler la tranquillité de ces années si exceptionnelles en ce siècle mugissant.

Cet événement avait été la mort que Kanamari Hachirô s'était donnée.

La première chose que fit Yoshizane, jusque-là réduit à la condition de fuyard et devenu de façon tout à fait fortuite le maître de ce petit coin d'Awa, fut, le soir de la fête de Tanabata<sup>5</sup> de cette même année, d'annoncer à Kanamari Hachirô, qui avait attiré sur lui ce bienfait de la Providence, qu'il désirait lui marquer sa gratitude en lui faisant don du châtelet de Tôjô, à l'est du domaine.

Sur quoi, à sa stupéfaction, l'intéressé s'était ouvert le ventre devant tous ! Effaré, Yoshizane lui en avait demandé la raison, à quoi un Hachirô moribond avait expliqué :

— En agissant comme je l'ai fait, je n'obéissais pas à une quelconque soif de pareil honneur. J'ai voulu avant tout punir le félon Yamashita Sadakane pour avoir dépouillé le seigneur de son domaine. Il apparaît néanmoins que la cause première de la perte de messire est l'impréparation de mes hommes.... Cette

Tamazusa disait vrai. Si j'avais accepté votre offre d'administrer ce château, son fantôme ricanerait bien. Et si je viens de m'éventrer, c'est manière de demander pardon au seigneur et de m'épargner les ricanements de cette créature infernale... Autrement dit, pour demeurer fidèle à la Raison régnant en ce bas monde.

Yoshizane était pétrifié ; néanmoins, il avait entendu résonner au fond de son oreille les dernières paroles de la femme – *Sache bien que le jour n'est pas loin où toi aussi tu tomberas sous le coup d'un autre sabre !* –, suivies d'un éclat de rire qu'en réalité elle n'avait pas émis, mais qu'il ne douta pas d'avoir entendu.

— Messire Yoshizane, je vous conjure de faire de cette partie d'Awa une contrée idyllique, la plus belle du pays. Mon âme veillera dessus avec attention.... Quant à toi, Daisuke, tu es encore bien jeune, cependant veille à conserver ces paroles de ton père gravées dans ta mémoire et consacre ta vie aux Satomi.

Cela dit, Hachirô s'était effondré en avant et ses paupières s'étaient closes.

Par Daisuke, il désignait un garçon né durant ses pérégrinations et maintenant âgé de cinq ans.

Rien d'autre n'était venu troubler cette période de paix. L'année qui vit Yoshizane devenir le maître du château de Takita, il épousa Isarago, une fille de la puissante famille des Mariyatsu du Kazusa, laquelle dame Isarago lui donna l'année suivante une fille, Fusehime, puis un an après Yoshinari. D'autre part, le seigneur qu'il était devenu n'avait pas oublié les derniers mots de Kanamari Hachirô, le conjurant de faire de ce domaine une sorte de paradis, et il s'efforçait de mener une politique soucieuse du bonheur du

peuple, avec pour résultat que ce dernier se montrait obéissant et que la paix s'installa définitivement.

Or, aujourd'hui aurait lieu la chute brutale et du château et de son clan.

### 3

Yatsufusa venait de disparaître promptement au loin avec le blaireau sur son dos.

Tout bien considéré, l'on ne pouvait nier que Yatsufusa, allaité par un blaireau femelle, eût été un chien hors du commun. Aussi se pouvait-il que ce fût ce même blaireau qui venait de surgir à l'improviste pour s'accrocher à ce dernier, toutefois, si ce souvenir se doubla alors de celui, beaucoup plus vif, du blaireau élevé par la démoniaque Tamazusa, c'était probablement parce que l'issue fatale était imminente.

— Balivernes ! Yoshizane secoua le chef. Eh, quoi ! Oui, admettons même que le blaireau de cette sorcière de Tamazusa eût reparu et se fût agrippé au dos de Yatsufusa ! Qu'est-ce que cela ferait ?

De grosses gouttes de pluie commençaient à frapper ses joues. Le ciel tendu d'un noir de suie avait fait place à la nuit, même le vent s'était mis de la partie et mugissait. C'était une nuit comme il sied à un château en passe de succomber.

Yoshizane réunit son épouse Isarago, ses enfants Fusehime et Yoshinari, les intendants Sugikura et Horiuchi et quelques autres dans une pièce de ses appartements, autour d'une simple lampe. On servit les coupes d'eau de l'adieu – et c'est bien le cas de le

dire car, cette fois, le saké manquant, elles ne contenaient que de l'eau ; et les mets pour les accompagner étant absents, les plats ne contenaient que fruits et baies sauvages.

— Fusehime, Yoshinari, j'éprouve grande pitié pour vous deux qui allez trépasser à l'âge qui est le vôtre, toutefois songez que votre père, voici dix-sept ans, était un fugitif ayant perdu seigneur et bataille lorsqu'il a trouvé refuge dans cette contrée. Consolez-vous en pensant qu'il en est devenu le maître et que nous avons pu y goûter dix-sept années de bonheur.

Las ! Comme il disait cela, il ne pouvait défendre son sang de bouillonner de courroux à la vue de ces enfants encore d'âge tendre et si beaux, et à la pensée de sa propre stupidité, qui l'avait fait demander du secours face à la famine, et de la vilenie de l'ennemi qui avait vu là l'opportunité de l'attaquer.

On fit circuler les coupes.

Les Satomi allaient se donner la mort dans cette pièce, à laquelle les intendants mettraient ensuite le feu avant de se faire *seppuku* à leur tour ; quant aux défenseurs du château, libre à eux de prendre la fuite comme ils l'entendaient, déclara Yoshizane. Cependant, tous affirmèrent vouloir suivre son exemple.

Yoshizane se tourna résolument face à Yoshinari :

— A toi de mourir le premier, fils !...

C'est alors qu'ils entendirent un bruit curieux à l'extérieur. On paraissait gratter énergiquement à la galerie de bois.

— Tiens ? fit Horiuchi, intrigué, avant de se lever et d'écarter la cloison à *shôji*.

Yatsufusa se tenait au milieu des gerbes d'eau, dressé, les pattes avant sur le bord de la galerie. Il

tenait dans sa gueule une tête humaine fraîchement coupée.

— Yatsufusa ! Que se passe-t-il ? s'écria Yoshizane en se relevant.

Au même moment, la tête tomba de la gueule du chien, roula sur le plancher puis s'immobilisa, la face tournée précisément vers les occupants de la pièce.

Tous les regards de l'assistance saisie d'horreur fondirent sur le lugubre objet ; la seconde d'après émanait de la gorge de l'intendant Sugikura un cri que l'épithète terrifiant est insuffisante à qualifier.

— Anzai Kagetsura !

Comme on le découvrit ensuite, la tête n'avait pas été tranchée par un sabre, son cou avait été saisi entre de puissantes mâchoires puis arraché. Dans ce chef ensanglanté, à la chevelure en désordre, poisseuse et plaquée sur le crâne, aux yeux écarquillés de terreur, il était malaisé de voir quelque chose d'humain, et pourtant ce visage au menton carré était sans conteste celui du général ennemi en qui s'incarnait toute la rapacité du monde.

La voix de Fusehime se fit entendre derrière le groupe glacé d'épouvante.

— Père, Yatsufusa a exécuté l'ordre que vous lui avez donné tantôt.

Au cœur des éléments déchaînés qui ébranlaient le monde, Yatsufusa dressa la tête et poussa un interminable hurlement.

Quant au blaireau, où était-il ? Il demeurait invisible.

Au même moment leur parvenaient les clameurs que l'ennemi poussait au loin, au-delà des murailles. Et, manifestement, elles n'avaient rien des cris de triomphe qu'on lance à l'heure de l'assaut, mais

étaient les hurlements tumultueux qui s'élèvent lorsque se produit un cataclysme.

Cet événement formidable allait renverser la situation.

En effet, ébranlés par la mort de son chef, l'ennemi avait commencé à lever le siège et se retirer. Ce qu'apprenant, Yoshizane lança l'ordre de passer à la contre-attaque. Rassemblant leurs ultimes forces, ses guerriers se ruèrent sur les talons de l'ennemi qu'ils mirent en déroute puis acculèrent à la reddition.

De ce jour, Satomi Yoshizane devint un important seigneur, maître des deux comtés qui avaient appartenu à Anzai.

#### 4

Il va sans dire que ce haut fait était dû avant tout au chien Yatsufusa.

Les mets les plus somptueux de nos montagnes et de nos mers furent étalés devant lui. Il ne fit toutefois pas un geste pour y toucher. Yoshizane en personne voulut le servir. Mais le chien refusait de manger.

Il s'obstinait à demeurer couché de tout son long sur le sol, les flancs palpitant sur des côtes qui ressortaient de plus en plus, la langue pendante entre ses crocs sur ses lèvres retroussées, grondant à faire peur, prêt à se jeter sur le premier qui tenterait de l'alimenter.

A la longue, plus personne ne voulant s'approcher, on le laissa seul, toujours attaché.

Puis vint un soir d'automne...

— Père, il s'est passé une chose curieuse.

Fusehime venait d'entrer dans le salon où se trouvaient ses parents. Elle arborait une expression grave.

— Quoi donc ?

— Voyez les grains de mon chapelet et les caractères qu'ils portent...

Elle s'agenouilla, tendit l'objet qu'elle avait à la main.

— On ne voit plus rien sur celui qui portait le caractère FIDÉLITÉ.

Yoshizane se pencha pour l'observer à la lumière de la lampe et poussa un grognement.

Ce chapelet, que Fusehime portait généralement en sautoir comme un collier à double rang, avait une histoire singulière. C'était Yatsufusa lui-même qui l'avait apporté un jour en le tenant dans sa gueule.

La jeune fille n'avait pas parlé avant l'âge de sept ans ; elle n'avait pas non plus souri de tout ce temps.

Yoshizane, aux yeux de qui elle était un être d'une beauté proprement irréelle et qui n'en souffrait que davantage, la faisait accompagner chaque mois depuis l'âge de trois ans, par l'un ou l'autre de ses intendants, Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando, au sanctuaire Sunosaki Myôjin, qui s'élevait sur ses terres, où ils la présentaient dans leurs bras à la divinité à qui ils adressaient des prières. Or, un jour de l'année de ses sept ans, le premier avait eu vent d'une singulière histoire.

On disait que, dans une ferme proche du sanctuaire, vivait un chien qui avait été nourri par une femelle de blaireau.

L'intendant s'était rendu sur place et avait constaté que c'était la vérité. A en croire les paysans, la mère avait été égorgée par un loup une nuit, peu de



temps après la naissance du chiot, mais comme celui-ci, bien qu'aveugle encore, continuait de bien se porter, intrigués, ils avaient monté la garde et découvert qu'un blaireau se glissait près de lui nuitamment et lui donnait à boire de son lait.

Le chien fut bientôt à même de s'alimenter seul et il finit par être pourvu d'une taille et d'une silhouette qui faisaient de lui un véritable lion de Chine.

Impressionné par les caractéristiques de l'animal – sans parler de cette histoire de blaireau –, Kisonosuke obtint de repartir avec lui. Le chien possédait un poil d'une blancheur immaculée, parsemé de huit mouches noires en forme de pivouines. Il reçut alors officiellement le nom de Yatsufusa – Huit-Pétales. Ce jour-là, personne au château ne songea à l'enchanteresse Tamazusa qui élevait un blaireau.

Chose curieuse, Fusehime se prit d'affection pour ce chien, qui lui aussi s'attacha à elle.

Un jour, à peu de temps de là, Fusehime, alors âgée de sept ans, prononça son premier mot – « Yatsufusa » – à l'adresse du chien et se mit dès lors à parler comme à rire.

Une autre fois, l'intendant Kanamari Daisuke se rendit au sanctuaire en compagnie de la fillette afin d'offrir une action de grâces à la divinité. Ils emmenaient Yatsufusa.

Daisuke, qui n'avait encore que douze ans, était le fils qu'avait laissé l'intendant Kanamari Hachirô et à qui Yoshizane avait exceptionnellement transmis à cet âge la charge paternelle.

C'est alors que Yatsufusa, qui s'était faulfilé dans une petite grotte où était vénérée une statue de pierre de saint En no gyôja<sup>6</sup>, dans la colline derrière le sanctuaire, était revenu avec un chapelet dans la gueule.

Des cent huit grains, qui semblaient faits de cristal, huit présentaient un éclat tout particulier et chacun d'eux portait un caractère d'aspect étrange. Il n'était ni tracé à l'encre de Chine ni gravé. Chaque grain translucide recelait un caractère différent et c'est ainsi qu'on distinguait les huit que voici : loyauté, piété filiale, fidélité, fraternité, bienveillance, sens du juste, respect des règles et discernement.

Depuis, le chapelet servait de collier à la fillette.

Ajoutons qu'il détenait un pouvoir inexpliqué. Dès qu'elle souffrait de quelque mal, il lui suffisait de mettre l'un ou l'autre de ces grains dans sa bouche pour aller aussitôt bien. Et ce pouvoir n'agissait que sur elle.

Revenons à Yoshizane qui, aux paroles de sa fille, s'était penché sur le chapelet. Effectivement, plus rien n'apparaissait dans celui qui portait auparavant le caractère FIDÉLITÉ.

— Par ma foi ! Qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclama-t-il, dans le même temps que des cris inhabituels retentissaient au loin.

Les clameurs se rapprochèrent à vive allure, les épaisses cloisons mobiles s'abattirent devant les trois qui étaient en train de s'interroger du regard. Yatsufusa était devant eux. Traînant sa laisse rompue, il vint tout droit jusqu'à Fusehime dont il saisit la manche entre ses crocs.

— Qu'est-ce qu'il te prend, Yatsufusa ?

Un Yoshizane effaré fut d'un bond contre la paroi, s'empara d'une lance accrochée à hauteur d'imposte, en découvrit le fer d'un geste vif. Serviteurs et chambrières qui pourchassaient le chien étaient massés au-delà des cloisons renversées. Mais Yatsufusa, la longue manche dans la gueule, émit un grondement

épouvantable. Les deux brasiers de ses yeux injectés de sang avaient assez d'éclat pour tenir tout le monde à distance.

Fusehime demeurait assise, tête baissée, comme en proie à une sorte d'hébétude née de l'épouvante.

— Hors d'ici, Yatsufusa ! Hors d'ici, m'entends-tu ? Sans quoi, tu auras ton châtement, toute bête que tu sois !

Yoshizane assurait sa prise sur le manche de son arme lorsque Fusehime, relevant le front, cria :

— Un instant, Père, je vous prie ! J'ai lu dans le cœur de Yatsufusa.

— Tu dis ?

— J'ai réfléchi, depuis l'autre jour... Vous lui avez promis que s'il vous rapportait la tête du général ennemi, vous me donniez à lui pour épouse. Mais il n'a pas obtenu sa récompense et il est en colère. Cette colère n'est que très naturelle.

— En... en voilà des insanités !

— Votre fille n'a rien dit d'insane, Père. Comme vous l'avez vu, le caractère FIDÉLITÉ n'est plus visible dans le grain du chapelet qu'il a rapporté.

— ...

— Père, je le dis avec le profond respect que je vous dois : quiconque règne sur un fief, dès lors qu'il a fait une promesse, ne saurait se parjurer. Il se doit de tenir son engagement.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci, Père : je dois épouser Yatsufusa.

La mère de Fusehime, Isarago, poussa une exclamation :

— Que dis-tu là, ma fille ?! N'est-il pas convenu que tu épouses Kanamari Daisuke à l'automne qui vient ?

— Messire Kanamari a été envoyé au château de Tateyama et nous n'avons plus de nouvelles de lui. Elle secoua la tête. Tout donne à penser qu'il y a péri.

— Il n'empêche, de là à épouser une bête !...

— Yatsufusa n'est point une bête quelconque, dit Fusehime. D'ailleurs, voyez. Comment expliquez-vous que seul le grain FIDÉLITÉ ait perdu son éclat ?... Pour ma part, je vois là l'intervention cachée du Ciel.

Yoshizane sentit la chair de poule le couvrir de la tête aux pieds. A songer aux mots que sa fille venait de prononcer : *Quiconque règne sur un fief, dès lors qu'il a fait une promesse, ne saurait se parjurer*, le souvenir lui revenait que Tamazusa l'avait fustigé en termes à peu près semblables au moment de mourir, dix-sept ans auparavant. *Je vous maudis et ferai en sorte que les Satomi jusqu'à la troisième génération tombent dans la Destination animale et deviennent des « chiens de passions »*, lui avait-elle lancé alors.

« Non, cela ne se peut ! Cela n'est point ce que veut le Ciel, c'est pur maléfice ! » fut-il sur le point de crier, mais sa langue se figea dans sa bouche et rien ne sortit.

— Qu'entends-tu faire, alors ?

— Comme vous le voyez, Yatsufusa me tire par la manche. Là où il ira, j'irai, répondit la jeune fille. Mère, Père, je vous prie de me considérer d'ores et déjà comme ne faisant plus partie de ce monde. N'eût-il été là, le château serait tombé et nous tous ici serions morts aujourd'hui. Aussi bien dois-je à Yatsufusa de pouvoir parler. Je répondrai à son souhait.

Yoshizane put enfin émettre ses premiers mots :

— Fusehime, tu vois bien que cette bête est habitée de quelque démon !

— Si tel devait être le cas, je l'en délivrerais, fit-elle avec un sourire, tandis que ses yeux humides étincelaient. Bien, Yatsufusa, je te suis.

Ce disant, elle esquissa le geste de passer le chapelet à son cou, mais s'immobilisa tout à coup, le regard rivé dessus, et aussitôt :

— Ah, s'écria-t-elle, le caractère a reparu !

Se penchant à son tour, Yoshizane constata qu'elle disait vrai ; il émit un grondement.

— Père, quelque chose me dit que le Ciel nous observe bien. Voilà qui me confirme que je dois respecter la promesse...

Elle se leva et se mit à avancer, tirée par Yatsufusa. Se retournant, elle reprit :

— Je reviendrai dès lors que Yatsufusa aura fait retour dans la Voie du Bouddha. Entre-temps, je vous prie de ne point chercher à me suivre.

Déjà elle paraissait ne plus appartenir à ce monde.

*Yatsufusa n'est point une bête quelconque*, venait-elle de dire. Or, elle-même, sentait Yoshizane, n'était pas une banale jeune fille. Bien qu'elle fût sa fille, il ne pouvait se retenir de voir en elle une jeunesse à la beauté sublime, dont l'âme avait la pureté de la neige.

— Mon ami, vous voyez cela et vous ne faites rien ? dit Isarago en sanglots, le cœur navré.

— Voyons un peu comment les choses vont tourner, gémit Yoshizane.

Puis, regardant Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando au milieu des serviteurs qui l'observaient avec le regard de qui vient de s'éveiller d'un cauchemar :

— Où s'en ira-t-elle ?... Donnez-lui à monter Seigaiha. Avec quelques vêtements pour l'immédiat, leur ordonna-t-il.

Par Seigaiha, Vague-de-mer-azur, il désignait son destrier favori, une bête originaire d'Aomiko.

— Ensuite, le soutra de la Fleur de la Loi, un pinceau, une pierre à encre et quelques feuilles de papier, dit Fusehime.

Plus loin, Yatsufusa continuait d'avancer, bavant de contentement.

Le suivait maintenant une Fusehime entièrement ceinte d'un vêtement blanc et avec pour toute arme une dague glissée à la ceinture, ballottée sur Seigaiha qu'elle chevauchait de côté. Si le chien était de belle stature, le cheval également, qui pouvait bien faire une fois et demie la taille d'une monture ordinaire.

L'étrange et fantomatique équipage mi-humain mi-animal quitta ainsi le château de Takita dans le clair de lune de cette nuit d'automne.

— Qu'on les suive, lança Yoshizane en se retournant. En petit nombre... Sans se faire remarquer.

— Moi.

Le guerrier qui se proposait avait nom Amasaki Jûrô. L'homme vivait sur ses propres terres d'Âwa, mais c'était un brave qui suivait Yoshizane depuis que celui-ci s'était dressé pour renverser Yamashita. Il était aujourd'hui au mitan de la quarantaine. C'était lui qui avait offert Seigaiha à Yoshizane.

Une dizaine de volontaires jaillirent des rangs à sa suite. L'un d'entre eux était son propre fils, Jûichirô.

Quelques heures plus tard, le trio abordait le mont dit Toyama, qui se dresse au nord de Takita. Délaissons sa hauteur pour dire plutôt que ses pentes escarpées et foisonnantes d'arbres gigantesques lui avaient fait la réputation de n'être quasiment pas fréquenté par les chasseurs.

Et pourtant, Yatsufusa avançait, Seigaiha de même, sur le semblant de sentier au cœur de cette forêt profonde où pas même les rayons de la lune ne pénétraient. Sur leurs traces venaient leurs poursuivants intrépides et farouches, couverts de sueur par tout le corps, d'une sueur que la peur avait tôt fait de muer en eau glacée.

Au bout d'un moment, un puissant ruissellement se fit entendre, venant de loin sous le couvert. A la lisière coulait un torrent. A leur arrivée, Amasaki et ses compagnons découvrirent que Fusehime et son guide animal étaient déjà sur l'autre bord, où ils aperçurent, dans le clair de lune sombre, cette dernière qui mettait pied à terre. Ainsi donc, Seigaiha avait passé le torrent en portant la jeune fille ?

Ils demeurèrent interdits. Et pour cause : quoique n'atteignant pas trois toises de largeur, le cours d'eau impétueux dévalait entre d'innombrables rochers qu'il heurtait au milieu de prodigieux jaillissements d'écume.

Mais Jûrô connaissait bien le cheval et admit sans peine qu'il avait pu le franchir.

— Holà ! Seigaiha ! cria-t-il, n'y tenant plus. Reviens et aide-moi à traverser à mon tour !

C'est alors qu'on crut voir le chien s'emparer de la bride qui traînait à terre et la tirer en direction du torrent. Le cheval fit demi-tour, revint à travers les rochers et les rapides comme en s'en jouant, et rejoignit son ancien maître.

— Bien, quoi qu'il en soit, je passe, moi !

Et de sauter en selle puis de pousser sa monture dans le courant.

Alors, comme il parvenait à peu près au milieu, une énorme vague furieuse surgit en hauteur et une

gigantesque gerbe liquide argentée coucha l'animal sur le flanc.

— Ah ! Père !

Mais le cri de Jûichirô s'éleva vainement : Amasaki Jûrô fut entraîné vers l'aval en même temps que sa monture. Levant la tête, Yatsufusa hurla longuement à la lune.

## 5

Informé de la mort tragique d'Amasaki Jûrô, Satomi Yoshizane apprit ensuite que, d'après les paysans du pied du mont Toyama, personne n'était encore allé au-delà de ce torrent, car on disait qu'il passait depuis toujours pour noyer quiconque oserait tenter de le franchir, c'était la limite entre ce monde-ci et l'autre.

S'il n'en conçut nulle peur, il ne tenta toutefois plus de rechercher la trace de Fusehime. Quelque chose dans ce qui s'était passé lors du départ de sa fille l'en retenait.

La mère de Fusehime, Isarago, en revanche, ne cessait de verser des larmes. A telle enseigne qu'elle finit par tomber malade.

Apprenant que ce mal en était au point de mettre sa vie en danger, son époux décida finalement de prendre la direction du mont Toyama à la tête d'une trentaine d'hommes, dont ses intendants ; on était à l'automne suivant l'année du départ de Fusehime.

Comment cette année s'était-elle écoulée pour cette dernière et Yatsufusa ?...

Si, durant les rares journées de ciel dégagé qu'il connaissait, le mont Toyama permettait d'apercevoir



au loin la baie de Tateyama et jusqu'au cap Sunosaki, autrement il était coupé du reste du monde par les nues et le brouillard.

Le torrent dévalait la pente en un flot impétueux, de rocher en rocher. A courte distance de là, une grotte s'ouvrait dans la roche avec, près de son entrée, une pierre plate qui faisait penser à un lutrin.

C'est dans cet abri naturel tapissé d'herbes sèches que vivait Fusehime. Yatsufusa, quant à lui, restait à l'extérieur.

La jeune fille avait mis en garde ce dernier un certain nombre de fois :

— Yatsufusa, j'ai tenu parole, je suis devenue ta femme. Seulement, je ne le suis que de cœur. Tu ne dois pas m'approcher davantage.

Le chien n'entrait pas.

Chaque jour, il revenait de la forêt proche avec dans la gueule de petites branches auxquelles pendaient des fruits ; ou encore des poissons attrapés dans le torrent. Il les déposait à l'entrée de la grotte. Grâce à quoi, ni la jeune fille ni lui ne connaissaient la faim. Fusehime souffrait-elle de quelque mal, un grain du chapelet glissé entre ses lèvres l'en soulageait incontinent.

Les jours où il pleuvait et où le vent faisait rage, Yatsufusa se dressait à l'entrée sur son arrière-train – et il évoquait alors véritablement un lion de Chine – pour faire écran et protéger l'intérieur. Il donnait l'impression d'être heureux et parfaitement satisfait de cette vie sauvage en compagnie de Fusehime.

Néanmoins, il arrivait que, lorsque le désœuvrement avait poussé celle-ci à sortir et batifoler avec lui, la bave se mît à couler de la mâchoire de l'animal, que ses yeux acquissent un éclat inaccoutumé ; il émettait

alors des feulements et finissait par se montrer entreprenant, allant jusqu'à se dresser sur ses pattes arrière pour tenter de s'appuyer sur elle.

Chaque fois, Fusehime saisissait sa dague et s'écriait :

— Yatsufusa, ne fais pas l'idiot ! Continue et je me plonge cette dague dans la gorge !

Et chaque fois, Yatsufusa se laissait retomber au sol, pliait les pattes et baissait la tête jusqu'à terre.

La plupart du temps, Fusehime se tenait devant sa table en pierre pour copier un soutra ou le psalmodier. Et le chien, dehors, tendait l'oreille vers elle, immobile.

Ce faisant, tous deux, dans ce décor de nuages et de brouillard, participaient d'un monde qui n'était pas celui des humains, mais lorsqu'une année ou presque eut passé, un événement proprement surnaturel se produisit.

Fusehime s'avisa un jour que ses menstrues s'étaient arrêtées.

La femme dans cette pure jeune fille n'ignorait pas que cette absence de menstrues signifiait qu'elle était enceinte. Elle eut un hochement de tête perplexe, suivi d'un autre : « Enceinte, moi ? Allons, donc, c'est proprement inimaginable ! »

Et pourtant, les jours passants, elle commença à sentir que quelque chose se mouvait en son sein. L'inquiétude puis la frayeur s'emparèrent d'elle. Elle savait que Yatsufusa n'était pas n'importe quel chien et sentait, depuis le temps qu'il avait sauvé le château en arrachant la tête du général ennemi Anzai, que l'animal était habité de quelque chose de sinistre.

C'était pourquoi elle s'était dit qu'en respectant la promesse faite au chien par son père, en l'épousant

puis en vivant avec lui et en lui donnant à entendre ses ferventes prières, elle apaiserait ses pensées malignes. Et, en effet, depuis leur arrivée à cet endroit, il paraissait être attentif au soutra qu'il l'entendait réciter.

« Et ce nonobstant, je serais grosse ? Cela n'est point possible ! »

Elle en devint tourmentée, en perdit le sommeil.

Un soir d'automne arriva. Rompue par sa dernière nuit blanche, elle s'était effondrée sur la table en pierre et somnolait, lorsque de lointains abois de Yatsufusa se répercutèrent dans sa conscience vaporeuse, puis une voix lui dit à l'oreille :

— Fusehime, tu sais que tu es grosse, n'est-ce pas ? Tu ne peux l'ignorer. Et de qui l'es-tu, crois-tu ? De Yatsufusa. Les chiennes portent deux lunes durant. D'ici à demain, tu mettras bas huit chiots.

La voix était celle d'une femme. Un souffle tiède effleurait son cou. Fusehime agrippa nerveusement son chapelet.

— Tu as fait entendre le soutra de la Fleur de la Loi à Yatsufusa, lequel s'est éveillé au Bouddha. Cela aussi, je l'avais prédit. Vos âmes, l'une humaine, l'autre bestiale, ont communiqué et c'est à ce moment que tu as conçu... Ce chien, je l'ai nourri de mon lait ; plus tard, lorsque messire Yamashita a été tué par ton père sans que le seigneur Anzai bouge le petit doigt, c'est moi qui l'ai envoyé s'emparer de sa tête pour le châtier de sa cruelle indifférence. Pour ce qui est des Satomi, ainsi que j'en ai manifesté le vœu, c'est toi, sa fille, que j'ai choisi de précipiter dans la Destination animale ! »

Epouvantée, Fusehima se griffa la poitrine et, dans son geste éperdu, rompit le fil du chapelet.

Dans l'instant même, un cri déchirant s'éleva. Elle ne rêvait plus : de fait, celle qui lui parlait à l'oreille venait d'être heurtée par quelques grains du chapelet rompu.

Relevant le front, Fusehime distingua un animal qui s'enfuyait dans les lueurs pourpres du couchant.

A ce moment, elle avisa Yatsufusa qui accourait. Ses aboiements non plus n'étaient pas illusoire. Le chien, qui s'était approché du torrent, les avait adressés à elle ne savait qui, mais il était revenu à vive allure et c'est alors qu'il avait aperçu l'animal inconnu.

Ce dernier s'arrêta, sans manifester de crainte, mais, dérouter à la vue d'un Yatsufusa qui se ruait sur lui avec impétuosité, il commença par esquiver cette menace d'un saut périlleux exécuté en toute hâte, puis se précipita vers le cours d'eau, non sans être pourchassé par le chien.

Fusehime assista à la scène de sa place, sans pouvoir faire le moindre geste ni non plus s'aviser que cet animal était un blaireau. Celui-ci, persuadé d'avoir un compagnon en la personne de Yatsufusa et contre toute attente se voyant attaqué tous crocs découverts, avait fait demi-tour en trombe.

La jeune fille était en proie à des douleurs inhabituelles.

Le blaireau chercha son salut en bondissant sur les rochers au milieu du torrent. Toujours à ses trousses, Yatsufusa prenait son élan depuis la rive lorsque, comme un coup de feu éclatait dans les buissons en face, elle le vit exécuter une culbute aérienne digne de l'ombre incarnée de quelque puissance divine, puis retomber dans le torrent où sa silhouette se perdit.

Fusehime labourait de ses doigts la table de pierre. Elle avait deviné que les douleurs qui la tenaillaient

étaient celles de l'enfantement. Elle jeta des regards éperdus en tous sens à ses pieds.

Les grains du chapelet étaient éparpillés alentour. Ils étaient au nombre de huit. Les ramassant, elle vit que le caractère apparaissait dans chacun d'eux.

*Tu mettras bas huit chiots. C'est toi, sa fille, que j'ai choisi de précipiter dans la Destination animale!* L'épouvantable ricanement revint à son oreille. Se souvenant que ces grains dissipaient sa douleur chaque fois qu'elle souffrait de quelque chose, elle dit :

— Grains de chapelet, veuillez dissiper le démon que j'ai dans mon sein !

Et, haletante, avala l'un après l'autre les huit grains. Mais, cette fois, la douleur ne s'évanouit pas.

De la forêt, en face, elle vit accourir un jeune guerrier porteur d'une arquebuse ; puis, dans une autre direction, des voix et des bruissements lui indiquèrent l'approche d'un groupe d'hommes.

## 6

Ayant sans doute entendu lui aussi ce bruit, le jeune guerrier qui s'apprêtait à franchir le torrent tourna la tête dans cette direction, l'air soupçonneux.

Le groupe, une trentaine d'hommes, déboucha de la forêt.

— Ciel ! Seigneur ! s'écria le jeune guerrier avant de tomber à genoux.

— Mais n'est-ce point là Daisuke ?!

Celui des nouveaux arrivants qui venait de s'adresser à lui en ouvrant de grands yeux ronds n'était autre que Satomi Yoshizane.

Kanamari Daisuke, qui avait envoyé à l'été de l'an passé emprunter des vivres chez leur voisin Anzai Kagetsura ! Ce dernier avait refusé le prêt mais était passé à l'attaque, et il s'était ensuivi la guerre que l'on sait ; mais Daisuke n'avait point fait retour et Yoshizane s'était persuadé qu'il avait été mis à mort par Anzai. Or, voilà qu'il était vivant et, pour comble, resurgissait en pareil endroit !

Comme il était le fils du malheureux Hachirô qui lui avait fourni l'opportunité de prendre les rênes du fief, Yoshizane avait non seulement élevé Daisuke au rang d'intendant en dépit de sa grande jeunesse, mais encore avait l'intention de lui faire épouser Fusehime, à l'automne qui allait venir.

— Je n'ai pas de mots pour m'excuser, messire.

Daisuke, prosterné, s'expliqua en peu de phrases.

A son arrivée en messager chez Anzai, celui-ci avait d'abord repoussé sa réponse au lendemain, puis lui avait encore fait croquer le marmot quatre jours puis un cinquième, et c'est alors que son escorte s'était vu assaillir tout à coup et ses compagnons avaient tous été massacrés. Lui-même avait réussi tant bien que mal à s'enfuir après une lutte acharnée, mais pour découvrir, en rejoignant précipitamment le château, que celui-ci était enserré comme dans un carcan par l'armée d'Anzai...

Il avait cruellement balancé sur la conduite à tenir, s'était dit enfin que le mieux était de gagner Kamakura le plus rapidement possible afin de dénoncer la scélératesse d'Anzai devant le shôgun et d'obtenir qu'il lui imposât de lever le siège ; or, tandis qu'il était à Kamakura, quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que l'armée ennemie avait été vaincue et que tout était revenu dans l'ordre !

Honteux de ses déboires successifs, il n'avait pu se résoudre à retourner au château et s'était résigné à demeurer dans l'Est où il menait une vie errante, jusqu'à ce que, voici quelque temps, il revînt en catimini en Awa, où la rumeur lui était parvenue que demoiselle Fusehime avait été ravie par Yatsufusa.

Il n'en avait pas appris davantage mais cela avait suffi pour qu'il sentît son sang bouillir dans ses veines. Il avait alors emprunté un fusil à mèche à un chasseur et gravi le mont Toyama. Il était dans cette forêt depuis un moment, l'œil à l'affût, lorsque tout à coup – sans doute le chien n'avait-il pas tardé à flairer sa présence – Yatsufusa s'était mis à aboyer avec insistance dans sa direction.

« A la grâce du Ciel ! » s'était-il dit en allumant sa mèche, et comme Yatsufusa qui s'était d'abord éloigné avait fait volte-face et déboulait sur lui avec à la gueule un monstrueux rictus, il avait fait feu et l'avait précipité dans le torrent, quelques instants plus tôt.

Ayant parlé, il s'enquit :

— Et vous, Messire ?

— Dame Isarago est à l'article de la mort. Je venais demander à Fusehime de rentrer.

Yoshizane venait à peine de répondre que l'émoi secoua son escorte.

Sur l'autre rive, Fusehime venait de faire son apparition et marchait dans leur direction.

Tout, absolument tout, alentour, en face – ravin, terre, arbres, herbes –, baignait dans les rayons du soleil près de s'abîmer au loin dans la mer et s'embrasait d'un rouge vermeil qui faisait douter qu'on fût sur Terre. L'insolite, dans ce spectacle, était la tache immaculée, unique que faisait la jeune fille dans son vêtement clair.

— Ah, Fusehime ! cria Yoshizane qui s'était précipité au bord de l'eau. Tu es saine et sauve, ma fille ?

Il avança le pied pour s'engager dans le torrent.

— Un instant, je vous prie, Père ! lança Fusehime. Vous ne pouvez venir ici. C'est un autre monde.

— Ma fille, ta mère est à l'agonie. Je suis venu te chercher.

Il se tut. L'instant suivant, ce fut Fusehime qui prit la parole :

— Moi aussi, je vais mourir.

— Que dis-tu ?

— Père, j'ai conçu les enfants de Yatsufusa.

Comme frappés par la foudre, Yoshizane et ses compagnons dardèrent leurs regards au-delà de l'impétueux cours d'eau.

La silhouette déjà éthérée qui leur était apparue avait fait place au spectre d'une jeune fille qui n'appartenait plus à ce monde.

— En Yatsufusa était incarné l'esprit maléfique qui tourmentait les Satomi. Cependant – et je vous demande de bien m'écouter –, il a été exorcisé par mes prières. Or, ce faisant, j'ai conçu de lui, alors même que je ne me suis point donnée. C'est là encore l'œuvre de cet esprit maléfique. La nature voudrait que je donne sous peu le jour à huit chiots.

Elle s'agenouilla, le buste dressé.

— Toutefois, je viens d'entendre une voix qui s'adressait à moi du Ciel. Et cette voix me disait que si je donnais le gage que je n'ai point forniqué avec ce chien, je contribuerais au principe de la Justice divine qui veut que les purs emportent sur le Mal l'occasion de s'inscrire sur cette Terre... A la réflexion, c'est dans ce but que je serais venue au monde.



Dans les prunelles des hommes qui, même sans comprendre le sens de ces paroles, se tenaient tous comme statufiés, se refléta alors l'éclair jailli de la dague que Fusehime dégageait de sa ceinture ; ils tressaillirent.

— Voyez, Père, votre fille est sans souillure aucune !

Elle releva un genou et, son vêtement toujours bien maintenu par sa ceinture, plongea l'arme dans son flanc gauche et aussitôt la tira vers le droit.

Dans cette fraction de seconde, l'unique tache immaculée qu'elle dessinait dans le monde rougi par le couchant revêtit la teinte vermeille du brasier. Tous crurent assister à l'éclosion d'une grosse pivoine de même couleur.

Des embruns ensanglantés parvinrent jusqu'à eux.

De toutes les lèvres jaillit un même cri indicible.

En effet, quelque chose venait de fulgurer dans ce souffle de vent écarlate et de passer par-dessus leurs têtes.

La brume sanglante maintenant éclaircie, apercevant la jeune fille affalée sur le sol, Yoshizane, l'esprit définitivement perdu, s'apprêtait à remettre le pied dans le torrent, mais s'interrompit :

— Holà !

— Qu'est-ce que c'est ? criaient certains, le doigt tendu vers un coin du ciel, où tous les regards exorbités convergèrent.

— Regardez à l'occident dans ce ciel cramoisi ! Ces lumières qui scintillent en décrivant des cercles !

Les « corps volants » étaient au nombre de huit. Ils continuèrent pendant un moment à évoluer ainsi en désordre dans les cieux, après quoi ils fusèrent

dans la direction boréale, pareils à des étoiles filantes qui s'élargissent en éventail.

7

Après les avoir suivis des yeux quelques instants, Yoshizane et les siens, hagards, se résolurent à traverser le torrent. Yoshizane se rua auprès de sa fille, la souleva dans ses bras. Elle avait déjà rendu l'âme, mais sur son visage flottait un sourire qui, bien loin d'être celui d'une mortelle, ne pouvait être qualifié que de céleste.

Ensuite, ils gagnèrent la grotte pour voir l'endroit où la jeune fille avait vécu.

C'est alors que Yoshizane avisa un chapelet tombé à terre, au pied d'un rocher en forme de table. L'ayant ramassé, il l'examina et s'exclama :

— Il manque huit grains ! Ce sont ceux où apparaissent les caractères loyauté, piété filiale, fidélité, fraternité, bienveillance, sens du juste, respect des règles et discernement !

Kanamari Daisuke leva la tête au ciel dans un sursaut :

— En ce cas, seraient-ce eux que nous avons vu s'envoler là-haut et disparaître je ne sais où ?

Peu après, ils inhumèrent Fusehime au pied d'un grand cyprès proche de la grotte, mais cette mort et ce mystérieux phénomène dont, positivement, ils venaient d'être les témoins leur paraissaient encore incroyables, incompréhensibles, et ils avaient la sensation d'agir ainsi en être humains qui se seraient trouvés dans le monde des esprits démoniaques.

Il n'en paraissait pas autrement de leur seigneur qui, sans détacher son regard du petit tumulus sous lequel gisait sa fille, murmura soudain, comme égaré :

— Mais que veut dire tout ceci, à la fin des fins ?

Au même moment, Daisuke se laissa choir sans force sur ses genoux. Voyant luire un poignard dans sa main, Yoshizane fit tomber l'arme à terre d'un coup sec de sa canne.

— Daisuke ? Que signifie ?

— Messire, je vous en conjure. Accordez-moi de rejoindre demoiselle Fusehime dans la mort.

Il se tordait de détresse.

— Le promis de Fusehime que j'étais eût-il balayé ses atermoiements imbéciles et rejoint vite le château, jamais elle n'eût déclaré épouser ce chien. Et votre serviteur n'eût point laissé faire, eût-il dû y perdre sa vie. Ce malheur est la conséquence de mon irrésolution, et cette seule idée me tараудe l'âme. Et c'est en manière d'excuse... Non ! avant tout parce que je ne vois plus de raison de vivre dès lors que Fusehime n'est plus...

— Sot que tu es ! tonna Yoshizane. Tu veux donc ajouter une dernière erreur à toutes celles que tu as déjà commises, Daisuke ? Songe aussi que ton père, déjà, s'est éventré. Le père puis le fils, mourir ainsi de cette même mort, mais ce serait donner à ce foutu esprit malin de quoi attraper le fou rire !

— Vous avez raison.

— Si l'envie de mourir te tient à ce point, fais-toi plutôt prêtre et consacre-toi à obtenir le repos de son âme... Tiens, son chapelet est à toi !

Et il le lui passa au cou.

— Il est vrai que ces fameux huit grains sont perdus...

Daisuke leva vers lui un regard hébété, mais s'écria tout à coup :

— Oui, Seigneur ! Je vais entrer en religion ! Ses yeux lancèrent un éclat insolite. Ensuite, je parcourrai le pays à la recherche des huit grains disparus.

— Quoi ?

— Il m'est avis que c'est le seul moyen de résoudre l'énigme de cet événement dont le sens nous échappe. Et votre fille a déclaré qu'elle mourait afin d'inscrire sur cette Terre la règle de la Justice céleste qui veut que les purs l'emportent sur le Mal. C'est également pour déchiffrer le sens de ces paroles que je me dois de mettre la main sur ces grains.

Ce disant, Daisuke regarda au loin, dans l'immensité crépusculaire de ce bas monde que délaissait le soleil à présent couché.

— Désigné d'abord par le Destin pour être l'époux de Fusehime, je considère que c'est là mon devoir. Quel que soit le nombre d'années qui me seront nécessaires, je ne remettrai point les pieds en Awa que je n'aie réuni de nouveau les cent huit grains de ce chapelet.

L'un des jeunes guerriers du groupe releva la tête.

— Avec votre agrément, Seigneur, j'aimerais accompagner messire Kanamari...

C'était Amasaki Jûichirô, le fils de ce Jûrô qui avait trouvé la mort, l'an passé, en tombant dans le torrent.

## Le monde de la réalité

Edo, quartier d'Iidamachi

### 1

L'écrivain qui, yeux clos, venait de raconter était Takizawa, dit aussi Kyokutei, Bakin ; et l'artiste qui, yeux clos, l'avait écouté, Hokusai Katsushika.

On était un après-midi d'arrière-saison, au dix de l'ère Bunka [1813], et la scène se passait dans le cabinet de travail de l'écrivain, à l'étage de la maison qu'il occupait à Iidamachi Nakazakashita, à Edo.

— Je m'en vais vous conter l'intrigue d'un roman que je me propose de rédiger l'an qui vient. Faites-moi le plaisir de m'écouter et de me dessiner, même de façon succincte, les passages qui vous auront paru dignes d'intérêt, avait-il demandé à Hokusai, que le hasard amenait chez lui sans prévenir. Cela avait donné le récit que l'on vient de lire.

— Alors ? Ce n'est encore que le début, fit Bakin, assis sur ses talons, buste droit, en rouvrant les yeux.

— Eh bien, la fois dernière, j'avais apprécié votre *Arc de la lune*, mais ceci est encore mieux.

Hokusai, qui avait croisé négligemment les jambes, était adossé à un empilement de malles bourrées de livres.

— En tout cas, belle imagination, ma foi, pour raconter tout cela alors que vous n'avez pas encore commencé de rédiger.

— Je ne peux jamais écrire la première ligne qu'une fois mon histoire entièrement élaborée.

— Vous venez de dire que ce n'était que le début. C'est donc que vous avez réfléchi à toute la suite ?

— Oh, disons que j'ai une vue de l'ensemble. J'ai dit *une fois mon histoire entièrement élaborée*, mais, dans la réalité, cela ne se passe pas si rondement. Rendez-vous compte, *L'arc*, déjà, m'a tenu occupé un total de cinq ans mais, pour ce qui est de ces *Huit chiens des Satomi de l'Awa méridional*, je prévois que cela m'occupera une dizaine d'années.

Il eut un sourire amer.

— Je ne me vois pas capable d'envisager dans ses moindres détails un récit qui m'occupera une décennie. Même ce que je viens de conter se présentera assez différemment une fois que j'aurai le pinceau à la main. Voilà pourquoi j'ai eu envie de vous le narrer et d'avoir votre avis.

— Mazette ! Dix ans...

Hokusai le considéra, la mine ébahie.

— Il est vrai que je vous vois bien faire de vieux os.

Cette année-là, Kyokutei Bakin a quarante-six ans, pour compter à l'ancienne. Crâne dégarni, menton carré, bouche large, traits durs, il est de grande taille, un physique qui, disait-il, lui avait valu dans sa jeunesse d'être pressenti pour devenir *sumotori*. Son corps tout entier respire la vitalité et le fait comparer à un tigre tapi à terre.

Quant à celui de qui émanait cette observation, il aura cinquante-quatre ans dans l'année ; plutôt maigre, il est de plus haute taille encore que son hôte,

sa peau ressemble à du cuir qu'on aurait tanné puis soumis à l'épreuve des intempéries, lui conférant une souplesse qui évoque de près ou de loin un fouet. Lui aussi a le cheveu rare ; le maintien qu'il observe dans son habit sommaire, remonté jusqu'aux genoux en raison de sa position en tailleur, lui donne, curieusement, quelque chose du dragon s'élançant majestueusement dans le ciel.

Cependant, la pièce qui voyait la confrontation de ce tigre et de ce dragon humains était d'une surface de dix nattes, une quinzaine de mètres carrés, et recevait en plein le soleil couchant, dévoilant poteaux et sol inclinés sous la masse de la bonne quarantaine de malles de livres qui s'entassaient jusqu'au plafond.

Bien peu de gens prenaient la liberté de s'installer en tailleur face à Bakin qui, lui, était assis sur ses genoux, le buste droit comme un i. Et que ce dernier l'eût permis à Hokusai était chose tout aussi rare.

Sans doute fallait-il en voir la raison dans le fait que, à peu près sept ans plus tôt, Hokusai avait logé dans cette maison pendant quelque six mois.

Les illustrations du chef-d'œuvre que Bakin rédigeait alors, *L'arc de la lune*, obligeant à de fréquentes rencontres de concertation, aux dires de Hokusai, il s'était de lui-même invité et, bien que marié et père de famille, s'était installé sans paraître gêné outre mesure. L'étonnant était aussi que Bakin l'eût accepté, encore qu'en faisant grise mine, lui qui avait une sainte horreur des visites.

Face à ce monument de gravité impavide qu'était Bakin, hôte malgré lui, cet invité qui, les premiers temps, usait d'un langage à peu près décent s'était bientôt laissé aller à prendre la pose familière en

tailleur – et s'il s'en était tenu à cela ! – jusqu'à lui répondre vautré sur les nattes. Non, certes, qu'il se prévalût d'être son aîné de huit ans ni qu'il se moquât ; non, Bakin savait que c'était là, tout bonnement, son naturel qui le disposait à se comporter de la sorte avec tout un chacun.

Dans ces conditions, aux yeux de l'écrivain qui ne pouvait pardonner ce genre d'attitude, fallait-il que Hokusai dégagât un attrait irrésistible pour qu'il se retînt de le mettre à la porte ! Et cet attrait résidait dans son naturel d'une franchise pleine et entière, dans la merveilleuse facilité de son art et la conscience sans mélange qu'il apportait à leur collaboration.

Néanmoins, si *L'arc de la lune* illustré par Hokusai avait connu un énorme succès, les caractéristiques qu'on vient de citer chez ce dernier n'en menèrent pas moins relativement vite les deux hommes à s'accrocher.

A cette époque, il était d'usage que les romanciers illustrent eux-mêmes leurs œuvres ; certains d'entre eux – tel Santô Kyôden – jouissaient même d'une véritable réputation d'artistes. Et Bakin également, sous ce rapport pourtant d'une maladresse insigne, mettait en scène ses personnages, au moins sommairement, et brossait les décors.

Or Hokusai cessa vite de respecter ce qui lui était demandé. Il se mit à placer les personnages comme il l'entendait, introduisant des éléments de décor ou des scènes absents du manuscrit. Il lui arrivait même d'apporter des variantes qui laissaient soupçonner une secrète intention délibérée de railler l'auteur. Aussi Bakin donnait-il parfois des indications dans lesquelles il prenait volontairement le contre-pied de ses intentions véritables.



Cependant, le jour finit par arriver où, n'en pouvant plus, il adressa au peintre une protestation énergique. A quoi Hokusai, désinvolte, répondit :

— Si je dessine de cette façon, c'est manière de rendre votre roman encore plus intéressant. Et, de fait, c'est bien le cas.

Puis d'ajouter :

— Et d'abord, dans les romans illustrés, l'illustration compte autant que le texte.

Aurait-il vécu de nos jours, on l'imagine très bien affirmant : « Si l'écrivain est le lanceur au jeu de baseball, l'illustrateur est le batteur, et pas l'attrapeur. »

— Si ce que je vous dis vous déplaît, passez la main.

Bakin s'était mis en colère et avait averti l'éditeur.

Ce dernier s'était aussitôt empressé de calmer les deux parties. « Sans mentir, les illustrations de *L'arc de la lune* ont acquis une popularité qui ne le cède en rien à celle du roman », pouvait-on comprendre dans les propos qu'il tint à Bakin, au grand dam de celui-ci.

Ulcéré, force lui fut d'admettre que Hokusai était le seul artiste capable de mettre en valeur son imagination débordante, voire le seul à être doué d'une imagination supérieure à la sienne ; il réprima donc sa colère et laissa faire l'autre.

Toutefois, de son côté, en affirmant que l'illustration n'était pas un « accessoire au service de l'auteur », Hokusai ne lançait pas une simple pique dans la querelle. Il semblait le penser sincèrement et cessa à peu près totalement cette activité d'illustrateur une fois *L'arc de la lune* achevé. Et le peu d'œuvres dont il se chargea encore par la suite trahirent une négligence manifeste.

Avec Bakin, en tout cas, c'en avait été fini de toute collaboration.

Cela n'empêchait toutefois pas Hokusai de débarquer de loin en loin chez ce dernier, l'air de rien, de se mettre à parler dessin dans un monologue d'ivrogne – lui qui ne buvait pas –, puis de repartir comme il était venu.

Et puis il y avait eu ce mois de décembre, deux ans plus tôt.

Hokusai était arrivé, avait laissé entendre en grommelant qu'il n'avait pas les moyens de payer un service funèbre pour le trente-troisième anniversaire du décès de sa mère.

Bakin savait par l'intéressé que cette dernière était la petite-fille de Kobayashi Heihachirô, le courageux serviteur des Kira qui s'était vaillamment battu lors de l'attaque nocturne des rônins d'Akô, à l'ère Genroku<sup>7</sup>. Il lui avait alors remis une somme plus que coquette enveloppée dans un carré de papier de soie blanc.

Or, le jour même où la cérémonie devait avoir lieu, Hokusai avait refait une de ses apparitions nonchalantes et s'était mis à parler de choses et d'autres, de la foule qui encombrait Asakusa en cette fin d'année, tout en ponctuant ses dires d'éruclations, sans faire la moindre allusion à l'événement.

Pour finir, ayant sorti du creux de sa poitrine une feuille de papier fin, il s'était mouché dedans, et Bakin avait blêmi en voyant l'objet. Il avait reconnu le papier dans lequel il avait enveloppé l'argent offert à la dernière visite de l'artiste.

Pressé de questions, celui-ci s'était longuement gratté le crâne, avant d'avouer qu'il avait employé la somme à une beuverie monstre en compagnie de confrères. Il avait repris :

— J'ai eu tort envers vous, c'est vrai. Seulement, tout bien réfléchi, à quoi bon faire réciter des prières par des bonzes qui ne s'intéressent qu'à nos aumônes ? Non, mieux vaut pour la défunte que son fils s'en soit mis plein la panse de bonnes choses le jour anniversaire de sa mort, elle en sera certainement bien plus heureuse. Un grand merci pour m'avoir permis de remplir mes devoirs filiaux.

Très à cheval d'ordinaire sur tout ce qui touchait aux services anniversaires ou aux fêtes religieuses, Bakin, davantage qu'abasourdi, s'en était trouvé ulcéré.

— Faites-moi le plaisir de ne plus repasser le seuil de cette maison ! avait-il décrété.

On conçoit aisément que Hokusai n'eût plus reparu depuis. Et pourtant, aujourd'hui, deux ans plus tard, il venait de refaire surface, la mine pas le moins embarrasée, et avait annoncé :

— J'aurais un petit service à vous demander.

## 2

« Cela fait plaisir de le revoir. » Hokusai était la seule personne à inspirer cette pensée à Bakin.

Interrogé, l'arrivant répondit qu'il s'était souvenu que l'écrivain s'apprêtait à commencer la rédaction d'un nouveau roman et il venait le prier d'accepter de confier le soin de l'illustrer à son beau-fils, le peintre Yanagawa Shigenobu.

— C'est-il donc qu'il vous arrive de demander quelque chose pour les vôtres ?

— Oui. Enfin, j'ai parlé de mon beau-fils, mais c'est en pensant à mon petit-fils, plutôt. Pour cela,

j'aimerais aider son père, qu'il ait une vie plus décente.

— Ainsi, vous avez un petit-fils ?

— Oui. Il est né ce printemps.

— Il demeure à Kamezawachô ?

C'était le quartier où se trouvait la longue maison basse dans laquelle Hokusai logeait.

— Non, chez Shigenobu, à Fukagawa.

Ce disant, il faisait apparaître une dizaine d'estampes de Yanagawa Shigenobu qu'il avait apportées.

Bakin les feuilleta rapidement. Hokusai prit un air inquiet :

— Qu'en dites-vous ? A mon avis, on peut en tirer quelque chose.

— Je préférerais... dit Bakin en le dévisageant, que ce soit vous.

— Ça, pas question ! répondit l'autre en écho, en secouant le chef. J'ai trop entendu de récriminations de votre part, je ne veux plus travailler pour vous.

— Mais si c'est vous, il n'y aura plus de récriminations.

— Oh, si, il y en aura ! Il ne peut qu'y en avoir, je vous connais !

Bakin grimaça.

— Quoi qu'il en soit, les illustrations, c'est terminé pour moi.

— Et qu'êtes-vous en train de faire ?

— Des caricatures.

Il bomba le torse.

— Mais laissons ça. Je vous demande comme une faveur d'employer Shigenobu. C'est un garçon tranquille, il vous exécutera les dessins que vous souhaitez, prétendit-il allègrement.

« Si toi-même tu refuses de le faire, ce n'est pas ça qui va me donner envie de demander à ton beau-fils... » Bakin fut à deux doigts de prononcer ces paroles, mais les ravala, pour les suivantes :

— Eh bien, n'en parlons plus. Je réfléchirai une autre fois à cette proposition... Heu, en attendant, pour ce qui est de mes *Huit chiens*... Le début est relativement bien ordonné dans mon esprit. Je m'en vais vous le donner à écouter, vous me feriez plaisir en me dessinant, même en esquissant d'ailleurs les scènes qui auront éveillé votre intérêt.

Durant leur vie commune à l'époque de *L'arc de la lune*, il était arrivé à plusieurs reprises que Bakin lui demandât des dessins tandis qu'il travaillait à son manuscrit.

« Ah, que de stimulations ai-je pu ressentir, venait-il de se rappeler, que d'inventions m'ont été inspirées alors par ces compositions sublimes ou extravagantes issues d'une imagination autrement plus fertile que la mienne !... »

Comme il l'avait appris pendant cette même période de vie commune, l'artiste débutant Hokusai avait été tenté par la carrière d'écrivain d'histoires populaires et l'idée d'exécuter lui-même ses gravures.

Simplement, et ce n'était pas justifié par le seul fait de cette requête mais sans doute aussi par ce souvenir, on eût dit que c'était la curiosité qui enflammait ses yeux lorsqu'il répondit :

— Eh bien, je vous écoute.

Et il s'adossa à une malle de livres, ferma les yeux.

Le début du récit achevé, donc, et interrogé sur ce qu'il en pensait, c'est par une question qu'il répondit :

— Mais, dites-moi, est-ce qu'il y a une once de fondement là-dedans ? En son temps, *L'arc de la lune* avait au moins pour protagoniste le fameux archer Minamoto no Tametomo, qui a réellement existé.

— Je serai franc. En écrivant ce roman, mon intention est de donner la version japonaise du *Au bord de l'eau*<sup>8</sup> de nos voisins du continent... Néanmoins, tout là-dedans n'a pas pour fondement ma seule fantaisie. A l'époque où je situe ce récit, Satomi Yoshizane est réellement devenu le seigneur du fief d'Awa. Les Satomi ont gouverné de génération en génération jusqu'à l'ère Keichô, lorsqu'ils furent privés de leur fief et ravalés à la condition vulgaire pour la raison qu'ils étaient apparentés à messire Okubo, lequel s'était attiré le ressentiment du shôgun retraité, et, lorsque le seigneur mourut à son lieu de bannissement, huit de ses vassaux se donnèrent la mort par fidélité.

Bakin poursuivit, un sourire éclatant sur les lèvres.

— D'un fait avéré, je modifie les développements sans toucher au fondement, aux racines, lesquelles racines demeurent inchangées et je pars d'elles pour obtenir les frondaisons d'un récit romanesque, d'un roman épique merveilleux. Disons que je vois cela comme un jeu, tant pour qui écrit que pour qui lit. Et qui dit jeu dit règles. Il n'est de jeu, en effet, que si les règles sont observées. Fabuler tout en suivant les événements de l'Histoire. Voilà la règle que je me propose de respecter.

— Fichtre, je n'entends goutte à une argumentation aussi absconse. En tout cas, je n'en reviens pas.

— De quoi ?

— De ce qu'une histoire aussi extravagante puisse germer dans le cerveau de quelqu'un comme vous. Et ce n'est pas la première fois que je me le dis.

— Je ne vois pas en quoi je serais différent des autres conteurs d'histoires !

— Venant d'un autre, je le concevais... mais point venant de quelqu'un comme vous, que je connais trop bien.

— Eh bien, j'en dirais autant de vous. J'ai bien du mal à comprendre que de pareilles représentations viennent de vous.

— Ce sont pourtant les miennes. Ces dessins sont les fruits de mon art d'homme de métier.

— Moi aussi je suis un homme de métier.

— Nenni... On ne m'enlèvera pas de l'idée que vous n'en êtes pas un.

Bakin ne répondit pas.

— Dans le cas des illustrations, je comprends qu'elles soient sans rapport avec l'intéressé.

Hokusai planta son regard dans le sien.

— Mais quelqu'un comme vous... plus raide encore que la Justice... Il lâcha un soupir. Dès lors qu'il est question d'écrire un roman à lire, se mettre à imaginer un récit comme celui que vous venez de me soumettre, avec une accorte jouvencelle enceinte des œuvres d'un chien ! Je vous avouerai que, pour moi, c'est un tissu d'affabulations plus extravagantes les unes que les autres et qui font fi de la réalité historique. Vous outrepassiez les bornes et je ne suis pas surpris que maître Kyôden lui-même ait baissé pavillon.

A ce moment, on entendit grincer l'escalier abrupt : quelqu'un était en train de monter. C'était le fils unique du maître de céans, Shizugorô, dont le visage pâle émergea :

— Père, maîtres Santô Kyôden et Kyôzan vous font l'honneur d'une visite, annonça-t-il.

Bakin trahit à sa mine la surprise qu'on imagine.

— Maître Kyôden ! s'exclama-t-il, mais il reprit aussitôt : Fais-le entrer.

La modeste demeure qui dépassait à peine les trente mètres carrés, étage inclus, se composait, en bas, d'une grande pièce en désordre, de la chambre servant de bureau au fils, d'un réduit qui tenait lieu aussi de chambre pour les filles, d'une cuisine et d'un cabinet d'aisances.

— Shizugorô, tu apporteras ensuite le thé, ordonna Bakin.

Son épouse et leurs deux filles étaient censées de sortie l'après-midi pour faire des achats au marché aux légumes Bettara'ichi, quartier Kodenmachô, et seul restait donc le fils Shizugorô.

— Quand on parle du loup, on en voit la queue, fit Hokusai, décontenancé lui aussi, en se relevant. Cela fait un bon moment que je ne l'ai rencontré. Il faut que je le salue, autrement il trouvera ça bizarre.

Son désarroi fut de courte durée : soulevant sans façon une malle de livres, il la posa sur la voisine, s'aménageant ainsi une place.

Bakin avait en horreur qu'on déplace le moindre objet de cette pièce – jusqu'aux ciseaux et canifs-rasoirs, sans parler, cela s'entend, de ses pinceaux et de la pierre à encre – et c'est avec un air renfrogné qu'il le regarda faire.

Santô Kyôden et son cadet Kyôzan parurent bientôt. Le premier, qui devait avoir dans les



cinquante-cinq ans, était, pour Bakin, le grand aîné, tant du point de vue de la carrière littéraire que personnellement. Notoirement connu pour être un homme de goût, dandy, l'homme, pourvu d'un grand nez – un « nez à la Kyôden », comme on disait –, était de belle prestance. Cependant, Bakin le trouva terriblement diminué après ces quelques années sans le voir.

— Oh, mais, monsieur Hokusai est là également, je vois ! dit le visiteur en ouvrant de grands yeux, sur quoi Kyôzan, du soupçon dans la voix, ajouta :

— Je m'étais pourtant laissé dire que vous aviez renoncé aux illustrations.

A l'évidence, son expression indiquait que la présence de l'artiste ne lui était pas agréable. Quant à Hokusai, qui était demeuré, venait-il de dire, pour échanger les salutations d'usage, il lui pesait d'avoir à expliquer la raison de sa présence et il se borna à saluer d'un battement de paupières, après quoi, baisant la tête, il se mit à se gratter le mollet.

Un silence gêné s'établit, dont Bakin ne parut pas toutefois se préoccuper.

Shizugorô se montra, porteur du thé avec les manières respectueuses d'un serviteur de grande demeure seigneuriale, puis redescendit.

— Quel âge a-t-il ?

— Dix-sept ans.

— Il a des manières irréprochables. C'est tout son père. Il est toujours chez vous ?

— Non. Il se trouve que, aujourd'hui, ma femme et mes filles sont allées au Bettara'ichi et je lui ai donc dit de rester à la maison. D'ordinaire, il se rend chez un médecin auprès duquel il étudie.

Après ce préambule, Kyôden se mit à exposer, non sans quelque hésitation, l'objet de sa visite.

Ces derniers temps, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il sentait que ses forces et sa vigueur avaient grandement diminué, expliqua-t-il. Il n'écrivait plus comme il le souhaitait. Aussi se préoccupait-il fort du sort de son épouse, au cas où il lui arriverait malheur.

Depuis lors, l'idée, non dépourvue d'audace, confessait-il, lui était venue d'organiser dans les jours à venir une Exposition de calligraphies et de peintures. Et, pour ce faire, il exprima le désir que Bakin acceptât de prêter son nom à l'entreprise et de figurer sur la lettre d'avis, en qualité d'instigateur.

De sa femme, de dix-sept ans sa cadette, chacun savait qu'il l'avait épousée par amour après l'avoir rachetée au lupanar de Yoshiwara où elle exerçait. Une Exposition de calligraphies et de peintures était une réunion de bienfaisance qui se tenait dans un grand restaurant et à laquelle on conviait connaissances fortunées et amis afin qu'ils achètent éventails, coupes, toilettes pour balluchons et autres objets qu'ils avaient appréciés d'une manière ou d'une autre.

Après un court moment de réflexion, Bakin ouvrit la bouche :

— Maître, permettez-moi de vous le déconseiller. Ce genre de réunion qui offre peut-être une certaine apparence de raffinement n'est en réalité rien d'autre qu'une collecte pitoyable et sans délicatesse. Votre renommée ne peut qu'en pâtir.

— Vous ne m'apprenez rien.

Le rouge avait envahi la face pâle du visiteur.

— Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai pris cette décision en ravalant ma honte.

— S'inquiéter de ce qui arrivera après sa mort ? Mais c'est à n'en point finir ! dit Bakin. Ma foi, et

comme vous le savez, Maître, j'ai toujours été d'opinion que l'homme n'a pas à laisser d'héritage ou quoi que ce soit de la sorte. En laisse-t-il que, à l'inverse, il sème inconsidérément des germes de discorde avec, tenez, un exemple, comme le cas est fréquent, ces sordides querelles d'héritage. Je considère que, tant qu'à laisser quelque chose, il faut laisser des enfants assez forts pour nous survivre par leurs propres moyens. De fait, voyez chez votre serviteur, où il n'y a que sa femme, son fils et ses filles, soit cinq personnes. Eh bien, je n'ai rien à leur laisser.

— Je serais bien en peine de répliquer à cela...

Embarrassé, Kyôden se dandina quelques instants :

— Cependant, je ne me vois point disant aujourd'hui à ma femme : « Sois assez forte pour vivre seule »...

— Avec votre permission, Maître, madame votre épouse ne dispose-t-elle pas de cette force, au contraire ?

— Entendriez-vous par là que l'épouse de mon frère la tient de son ancien état de courtisane ? intervint Kyôzan. Tu vois bien, j'avais raison quand je te disais qu'il ne fallait pas aller chez un Bakin ! Je t'avais prévenu, tout ce que tu y gagnerais en venant, c'était d'aller au-devant d'un affront !

S'il lui ressemblait de traits, on devinait immédiatement en Kyôzan un tempérament vif, qui le démarquait curieusement de son bonhomme d'ainé. On lui donnait la mi-quarantaine. Lui aussi écrivait des romans pour le grand public.

— Kyokutei, il se peut que vos livres à lire aient quelque succès, néanmoins ce n'est pas une raison pour vous pousser du col !

Kyôzan était maintenant blanc de rage.

— Bougre d'animal ! Comment osez-vous pontifier de la sorte !? Il y a de ceci quelque vingt ans, qui donc a échoué chez mon frère avec autant dire rien sur le dos et l'a imploré à deux genoux de l'accepter comme disciple ? J'étais là, je n'invente rien. Et qui donc, si ce n'est lui, a été assez complaisant pour s'entremettre et trouver un éditeur pour le premier ouvrage de l'écrivassier que vous étiez ?

De son côté, Bakin lui renvoyait un œil noir, furibond. Il n'avait pas tout à fait la même interprétation des événements mais se contenta de pincer vilainement les lèvres.

— Kyôden, dis-toi que tu as été malavisé de venir en appeler à la pitié d'un pareil monstre d'ingratitude et oublie cela. Allons-nous-en !

Et de pousser son frère qui hésitait, l'air gêné vis-à-vis de Bakin, avant de descendre en martelant nerveusement les marches.

Bakin n'esquissa pas un geste pour le reconduire.

Il demeura assis, silencieux, au milieu des livres ; ce n'est que lorsque la porte d'entrée se fut ouverte et que les derniers bruits des visiteurs s'éloignant se furent éteints qu'il cracha à voix basse :

— Vulgaires bourgeois.

Le fou rire de Hokusai tonna aussitôt.

— Ah ça ! Le plus drôle, c'est encore vous !

— En quoi cela ? Je n'ai fait qu'adresser une mise en garde au maître par souci de sa réputation.

— Je dois dire que vous avez tout du samouraï.

— Un *monstre d'ingratitude* !

Il en chevrotait. Son visage, auparavant livide, semblait maintenant avoir été passé au rouge.

— Non mais, il ne pouvait oser me traiter ainsi !

— N'empêche, que le terme de monstre soit exagéré, j'en conviens, mais celui d'ingrat me paraît vous aller comme un gant, dit Hokusai, toujours amusé. Maître Kyôden est sans aucun doute de première force pour écrire des *kibyôshi* et des *sharebon*, mais étant donné qu'il s'est vu mettre le holà dans ce domaine, il a voulu revenir à ses *yomihon* d'antan, mais cette fois, il a trouvé l'arène déjà occupée par le fameux grand champion Kyokutei Bakin.

— ...

— Au sumô, on dit que celui qui bat son compagnon plus âgé lui « témoigne sa reconnaissance », eh bien, c'est exactement ce que vous avez fait. Mais ça peut être aussi de l'ingratitude, soit, tout dépend de là où l'on se place. Enfin, non, car c'est plutôt Kyôzan, cet auteur populaire à l'esprit obtus, qui ne se rend pas compte de ce qui vous sépare et qui se tracasse sans raison.

Il émit un gloussement à croire que de l'air s'échappait de son nombril.

— *Bougre d'animal!* a-t-il dit, vous avez entendu ? Il n'y a pas à dire, ces deux-là sont des enfants d'Edo, pour le meilleur et pour le pire... Vous qui êtes natif de Fukagawa, moi de Honjo, nous sommes également de purs enfants d'Edo, mais d'un autre côté, je ne connais personne qui le soit moins que nous deux.

Nouveau gloussement.

Pas le quart d'un demi-sourire n'apparut sur les lèvres de Bakin. Bien que vivant de son pinceau, l'homme était à son ordinaire à peu près parfaitement imperméable à ce qui relevait de l'humour ou de la plaisanterie.

Quoi qu'il en soit du caractère d'authentique « enfant d'Edo » du premier, le second, à tout le moins, affichait de ces poses hiératiques qui l'apparentaient à l'on ne sait quel intendant de seigneur d'une province septentrionale.

Il donnait l'impression de n'être pas attentif à ce que disait Hokusai.

— Quoi qu'il en soit, je crois bien que je n'ai pas qualité pour dire quoi que ce soit du maître, finit-il par murmurer. Songez un peu que je ne suis qu'un simple romancier populaire, moi. D'abord, venant de quelqu'un qui écrit des affabulations pour le plaisir des femmes et des enfants, autant dire que c'est la pelle qui se moque du fourgon.

Un voile qu'on pourrait dire de profonde douleur recouvrait son visage.

Hokusai secoua la tête.

— C'est vous qui le dites. Personnellement, je considère que le romancier Kyokutei Bakin est un fameux écrivain...

— Je rêvais autrefois de devenir un savant. S'il m'était donné de revivre, j'aimerais ressembler à ces maîtres que sont Kaibara Ekiken ou Motoori Norinaga<sup>9</sup>...

— Vous laissez tomber *Les huit chiens*, alors ?

— C'est à quoi je songe présentement.

— Tenez, passez-moi de ce papier et la pierre à encre.

L'air absent, Bakin prit une liasse de feuilles et le service à écriture qui se trouvaient sur une table basse derrière lui, les lui tendit.

Toujours adossé à la malle, Hokusai étala le papier sur ses genoux et se mit à faire aller son pinceau.

Son hôte continuait de méditer. On entendit des

voix en bas, dans l'entrée, mais il n'eut pas l'air d'y prêter attention. L'échange qu'il venait d'avoir avec les frères Santô l'avait décidément marqué.

— Hé, j'ai fini. Jetez un coup d'œil.

Hokusai lui tendit bientôt quelques feuilles.

Bakin les prit, se pencha dessus ; tout aussitôt ses yeux s'écarquillèrent.

Il y avait trois dessins qui représentaient l'étrange chien Yatsufusa tenant dans sa gueule la tête sanglante du chef ennemi Anzai Kagetsura, au milieu des éléments déchaînés ; la démoniaque Tamazusa que venait de décapiter Kanamari Hachirô ; l'angélique Fushime, à terre, un genou relevé, en train de s'éventrer sur fond de soleil couchant.

— Avec un pinceau d'emprunt, au pied levé... Disons que ça rappelle vos illustrations, parut plaider Hokusai, d'un air plus ou moins gêné.

Même dépourvus de la précision unique qu'avaient ceux de *L'arc de la lune*, ces dessins témoignaient d'une habileté magistrale à faire danser le pinceau pour convoquer les nuages, à le faire filer pour appeler le vent, grâce en particulier à l'encre qui, rejaillissant ici et s'estompant là, achevait d'insuffler à l'ensemble une vie pleine d'élégance.

— Hum... murmura Bakin, admiratif. On reconnaît le grand Hokusai...

Ses yeux avaient recouvré leur éclat.

— C'est bon, j'écrirai l'histoire.

— Et vous ferez bien ! acquiesça Hokusai en riant. Le seul talent que vous ayez, c'est celui d'écrire ce genre d'ouvrage. Je ne vous connais pas d'autre mérite.

A ce moment, Shizugorô réapparut en haut de l'escalier.

— Une visite, Père, annonça-t-il. Ses lèvres tremblaient.

— Qui c'est ?

— Madame la gouvernante générale et messire l'intendant des affaires intérieures de la maison Môri.

4

— Quoi ? Les Môri, dis-tu ?... Les seigneurs du fief de Chôshû ?

Bakin était éberlué.

— En effet. A les entendre, madame la douairière, qui va sur ses soixante-dix ans, aurait lu et relu votre *Arc* jusqu'à en user le fil de reliure de son exemplaire, et elle souhaiterait vivement avoir un entretien avec vous. Elle vous fait demander si vous voulez bien prendre la peine de vous rendre à la résidence...

La face de Bakin avait pris l'apparence de celle d'un tigre en furie. C'était au-delà d'une expression, on le sentait foncièrement résolu.

— Tu vas leur dire que je refuse.

— Comment ?

— Ne t'ai-je point donné consigne de répondre que je ne vois personne la première fois s'il n'a pas de lettre de recommandation ?

— Si fait. Cependant, ils sont envoyés par la veuve d'un daimyô. « Bakin peut venir au jour qui lui sied, néanmoins, pour le cas où il accepterait de se déranger aujourd'hui... » m'ont-ils précisé, ils ont même fait apporter une chaise, avec pas moins de dix serviteurs, qui vous attendent dans la ruelle.

Bakin gronda un petit moment, dit enfin :



— Réponds-leur que, par malchance, je suis indisposé aujourd'hui.

— Père, descendez vous-même le leur dire, je vous en prie !

Le garçon en avait les larmes aux yeux.

— Rendez-vous compte que madame la gouvernante générale et messire l'intendant se sont spécialement dérangés pour vous...

— Les rencontrer ? Pour qu'ils voient que je suis bien portant !... Shizugorô, tu es donc incapable de tirer ton père de ce mauvais pas ?

Dans sa bouche, une invitation flatteuse devenait un « mauvais pas ».

Le fils, teint pâle, s'inclina, tremblant de la tête aux pieds telle la souris que le chat guette, se releva.

Bakin reprit à voix basse :

— Tu voudras bien ajouter ceci : « Kyokutei Bakin considère comme un honneur insigne que Son Excellence eût daigné lire sa modeste composition. Son invitation lui fait honneur, cependant lui-même est un excentrique dont la conversation est dénuée de tout agrément. »

Peu après, il tendait l'oreille en retenant son souffle aux échos confus qui montaient de l'entrée, où l'on percevait ce qui devait être les voix indignées des messagers et celle de Shizugorô.

Le silence se fit. On devinait que les visiteurs étaient repartis.

— Ha, ha ! soupira Hokusai. Je vous tire mon chapeau. Rembarrer les gens d'un daimyô qui souhaite vous inviter !

— Ma maison a beau n'être qu'une mesure grande comme un mouchoir de poche, c'est mon château, je suis le seul maître ici après le Ciel !

Ses épaules qu'il venait de hausser largement retombèrent brutalement.

— La veuve a soixante-dix ans, a-t-il dit, hein ? Pas question que je fasse la causette à une vieille rombière !

Ce genre de plaisanterie était bien peu courant dans la bouche de Bakin. Hokusai pouffa.

— Elle serait jeune, vous iriez ?

— Moi, qu'elles soient jeunes ou pas, je ne suis point à mon aise avec les femmes.

Il ne plaisantait nullement cette fois, l'aveu semblait venir du fond du cœur.

— Entre nous, vous l'avez dressé de belle façon, dites-moi.

— Quoi ?

— Je parle de votre fils. A une époque où beaucoup de fils se moquent comme d'une guigne de leur géniteur, lui est d'une docilité telle qu'il n'hésiterait pas à se jeter à l'eau ou dans les flammes, comme on dit. Je dirais même plus, cette raideur qu'il a en face de son père doit être malaisée à trouver dans une autre famille de guerriers.

— Rien que de très normal. Si elle est malaisée à trouver, c'est que le monde ne tourne pas rond.

— Il m'a l'air quelque peu chétif, non ?

— C'est ce qui me chiffonne un peu. Comment, moi qui ai une santé de fer, ai-je pu avoir une petite nature comme lui pour fils ?

— Et il veut devenir médecin ?

— Oui. Il est encore en apprentissage, mais on lui reconnaît des capacités. J'aimerais le placer au service d'un seigneur, une fois qu'il sera prêt. La famille dont je suis issu était une famille de guerriers, mais moi-même ne le suis pas. Ne peut se dire samouraï que

celui qui perçoit une pension en tant que tel. C'est dans l'attente de ce jour béni où je le verrai médecin que je me livre d'arrache-pied à cette occupation de fantaisiste qui commet des romans à amuser le bon peuple, murmura-t-il avec élan en plissant les yeux, avant de reprendre son air préoccupé : Que fait le bougre pour ne point remonter ? Il se releva.

— Donnez, en attendant, fit Hokusai, tendant la main.

S'avisant qu'il tenait encore les dessins, Bakin les lui passa puis se mit à descendre.

Peu après, il était de retour.

— Le méchant pleutre ! Il a bien réussi à renvoyer les émissaires des Mōri mais il m'a avoué s'en trouver depuis paralysé. J'ai tonné une bonne fois et il s'est enfin redressé !

Il riait.

— Tonner, pourquoi pas, mais vous ne l'élevez pas un peu trop à la dure, des fois ?

— A la dure ?

— C'est à croire qu'il vous redoute. Il vous regarde avec des yeux de chien battu !

— Eh bien, là, c'est la meilleure ! fit Bakin en ouvrant de grands yeux. Vous voulez me donner une leçon sur la façon dont on élève les enfants ?

— Loin de moi cette intention, mais je me suis dit que vous et moi n'étions décidément pas faits pour élever nos enfants comme le commun des mortels. Ne parlons pas des filles, mais des garçons. Pour ma part, le mien – je n'en ai qu'un –, dès qu'il a été en âge de me tenir tête, je me suis empressé de le mettre dehors, de le caser chez un marchand de ma connaissance. Mon idée était qu'il en tirerait davantage profit que d'être élevé dans mon giron.

— Mais vous m'avez pourtant dit que vous aviez un petit-fils, non ?

— Oui, sauf que ce n'est pas moi qui m'en occupe. S'il devait advenir un jour que j'aie à l'élever, sans doute le mettrais-je dehors, lui aussi... Et, à mes yeux, votre cas n'est pas différent du mien.

— Ce qu'il ne faut pas entendre ! Mais nos cas n'ont rien à voir. C'est même le jour et la nuit, à cet égard.

— Je vous concède que vous et moi sommes très différents. Vous leur laissez trop peu de liberté, aux vôtres ; les miens, je les lâche dans la nature. Mais pour ce qui est de savoir ce qui leur vaut le mieux, m'est avis qu'ils sont plus heureux la bride sur le cou... Enfin, cela peut sembler curieux de m'entendre dire ce genre de chose, mais c'est en voyant votre fils que ça m'est venu à l'esprit. Mille excuses.

Il se grattait le crâne lorsque le bruit de la porte qu'on ouvrait en bas se fit de nouveau entendre, suivi peu après de voix de femmes.

— Ah, les voilà rentrées, je crois bien, fit Bakin.

Un moment plus tard, sa femme Ohyaku, qui s'était rendue au Bettara'ichi, arrivait dans la pièce.

— Comme cela, tu aurais eu la visite d'envoyés de chez les Mōri ?

Elle avait remarqué Hokusai mais prit la parole d'emblée, sans même le saluer ni s'agenouiller. Il est vrai que, comme elle louchait, on ne savait trop où elle regardait.

— Shizugorô t'a raconté ?

— J'ai moi-même vu auparavant trois palanquins et leur escorte sortant de la ruelle, à ma stupéfaction, et quand j'arrive ici, qu'est-ce que j'entends ? Que ces envoyés étaient venus chez nous !

De trois ans plus âgée que son mari, Ohyaku présentait une face de renarde bigle. Elle était d'une irascibilité peu commune, ce que Hokusai savait parfaitement, pour avoir vécu sous le même toit.

— Madame la douairière Môri t'honore en te conviant à venir lui faire la conversation et tu lui claques la porte au nez ! Mais as-tu idée de ce que tu as fait là ?

Bakin déclara avec gravité :

— Cela n'est point affaire de femme ou d'enfant.

— Mais cela intéresse pourtant ton enfant !

— Hein ?

— N'est-ce pas toi qui n'as de cesse de répéter : *Lorsque Shizugorô sera médecin, je lui trouverai une position auprès d'un seigneur ?* Et madame la douairière n'est-elle pas le meilleur truchement qui soit ?

— Ah ! Bakin se plaqua la main sur le crâne. Je n'y ai pas du tout songé ! Pas un instant l'idée ne m'est venue d'établir un rapport entre les Môri et l'avenir de Shizugorô.

— Tu vois bien ! Toi qui ne perds pas une occasion de traiter les gens d'ignares et d'écervelés, dans les moments importants tu te révèles être un sot en trois lettres. Voilà comment tu es !

Ces reproches hargneux adressés, elle enchaîna à l'attention du visiteur qu'elle avait été pourtant deux ans sans voir, sur le ton d'une conversation entamée un moment avant :

— Monsieur Hokusai, écoutez-moi, voulez-vous ? Aujourd'hui encore, tenez, je puis vous assurer qu'il va nous demander : « Pour combien avez-vous acheté de *bettarazuke* au marché ? Et quelle quantité de gâteaux *kirizanshō* ? » pour, ensuite, je vous en fiche mon billet, consigner le tout dans son journal.

Et c'est quelqu'un d'aussi pointilleux sur la question de l'argent qui, de son côté, ahane sur des fantaisies à lire qui n'ont pour elles que leur volume et ne rapportent pas un liard, tandis que des *kusazôshi* seraient autrement lucratifs et lui donneraient bien moins de peine.

— C'est bon, je sais. Fais-moi le plaisir de nous laisser, dit Bakin, un sourire amer aux lèvres.

Au contraire de son attitude devant son fils et sans qu'on en connût la raison, le confit en solennité qu'était Bakin se faisait tout petit, souris devant chat, en présence d'Ohyaku, véritable symbole des ménagères demeurant dans leur ruelle. Cela, Hokusai le savait aussi.

— En tout cas, que ce soit son croissant de lune ou mes radis *daikon* qui soient en saumure, moi, ce que je peux vous dire, c'est que Monsieur est un grippe-sou pour des vétilles mais un panier percé du moment qu'il s'agit de choses d'importance.

Ayant sauté à un autre sujet pour lancer ces invectives sibyllines, elle descendit.

Après quelques instants passés à dévisager Bakin qui la suivait des yeux avec un rictus d'amertume :

— Eh bien, je m'aperçois qu'on ne vit pas dans le monde de vos *Huit chiens* ! s'esclaffa Hokusai. Mais je me suis attardé. Je vais prendre congé à mon tour.

Il se levait :

— A propos, je compte sur vous, pour mon beau-fils.

— Ah ? Parce que vous ne voulez pas vous en charger ?

Cela dit, Bakin s'avisa enfin que les dessins étaient encore dans la main du visiteur.

— Nenni. D'abord, je ne vivrai pas assez longtemps pour entreprendre d'illustrer un roman qui doit durer dix ans. Hé, hé, hé !

— En... en ce cas... qui que ce soit qui le fasse, j'aimerais m'inspirer de ceux-ci. Laissez-les-moi.

— Non, ce sont mes dessins, un point c'est tout. Si Shigenobu se croyait obligé de s'y conformer, cela donnerait des choses bizarres.

Cela dit, il déchira les feuilles qu'il plia puis, s'étant mouché dedans, les jeta dans la corbeille qui se trouvait à ses pieds.

## 5

Il sortit.

A gauche de l'entrée de la ruelle, la boutique d'un marchand de légumes. La maison où, jadis, Bakin exerçait le métier de fabricant de socques était aujourd'hui louée au commerçant. Arrivé là, Hokusai sentit la terre trembler légèrement.

S'étant retourné, il aperçut le haut de la maison d'où il venait qui oscillait. Sans nul doute sous la masse des ouvrages qui s'y empilaient. Il ne put se retenir de pouffer, au souvenir des paroles prononcées par Bakin un peu plus tôt : *C'est mon château, je suis le seul maître ici après le Ciel !*

A ce moment-là, il ne les avait pas trouvées spécialement risibles. La maison n'avait rien de particulièrement étriqué pour l'un des plus grands écrivains de son époque. Pour un peu, même, il aurait considéré que le sort lui était presque trop favorable en lui permettant de posséder une maison de rapport et la

sienne propre. Pour sa part, lui-même était locataire d'une maison basse, dans une petite rue écartée. Cependant, il venait de se représenter le personnage drapé dans sa dignité, au premier étage qui oscillait en même temps que la masse des livres, levant un regard inquiet au plafond, et cette vision lui avait paru du plus grand comique.

Parvenu sur le devant, il retrouva le quartier dans sa pauvreté et sa confusion mais, par l'effet probable du coucher de soleil rouge sang qui l'inondait, il en conçut, à la différence des autres fois, une impression de beauté... Pas de doute, on était dans l'Edo de ces années de pleine maturité de l'ère Kasei, comme on devait les appeler plus tard.

— Il ne faut pas s'étonner que notre bonhomme soit tenu en quarantaine par l'ensemble de ses confrères. Lui qui ne met jamais les pieds aux réunions amicales, qui est déjà accusé de faire fi de ses devoirs publics, après une telle déclaration à Kyôden, cette soupe au lait de Kyôzan ne ménagera pas les médisances.

Il parlait tout seul en cheminant vers Kanda.

— Sanba Shikitei<sup>10</sup> aussi serait fâché contre lui, qui trouve que notre homme *se pousse du col*, et, de fait, pour lui qui est issu d'une famille de guerriers, toute occasion est bonne pour jouer les fortes têtes lorsqu'il a affaire à un guerrier authentique. Et quand je dis jouer les fortes têtes, le mot est faible, vu que le voilà maintenant qui repousse une offre d'invitation émanant d'un daimyô ! Lui-même s'est dit *excentrique*, c'est louable de le reconnaître, je veux bien, mais je n'aurais jamais cru qu'il irait aussi loin.

C'était une manie chez Hokusai de marcher en soliloquant à voix basse.



— C'est ce qui me plaît bien chez lui. Cela étant, une chose que je ne m'explique pas chez ce gaillard pour qui les affaires du monde paraissent bien être le cadet des soucis, c'est cette manière qu'il a de faire une montagne d'embarras et de se tracasser pour des bagatelles. Avec son fils, tiens, ne dirait-on pas un montreur de marionnettes, à voir comme il te le manipule ! Et avec ça qu'il rampe devant sa moitié !

Il rit bruyamment.

— Détesté de ses amis, méprisé de sa femme, redouté de sa progéniture, il trouve encore moyen de s'attirer la colère d'une bonne cliente avec cette algarade... Qui peut trouver plaisant un pareil Bakin et s'apitoyer sur lui ? Je ne vois guère que moi, Hokusai Katsushika !